

BULLETIN
DE
L'Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



PALAIS DES ACADEMIES
1, RUE DUCALE
BRUXELLES

SOMMAIRE

	pages
Propos sur Mallarmé (<i>Lecture faite par M. Robert Goffin, à la séance mensuelle du 10 novembre 1956</i>)	229
Hommage à Charles Van Lerberghe. (Séance publique du 8 décembre 1956).	
Discours de M. Henri Davignon	242
» » M. Henri Clouard	251
Un oncle de Colette. Eugène Landoy journaliste franco-belge, par MM. Albert Kies et Claude Pichois	260
RAPPORTS :	
Prix Académiques 1956, par M. Luc Hommel	271
Rapport du Jury chargé de juger le Concours scolaire national de l'année 1956, par M ^{me} Marie Gevers	275
CHRONIQUE	287

Propos sur Mallarmé

Lecture faite par M. Robert GOFFIN
à la séance mensuelle du 10 novembre 1956.

Mallarmé est à Tournon et son amour pour Marie, son épouse, n'inspirera pas ses poèmes ! Réfléchissons un instant à sa situation morale de manière à mieux atteindre la source de sensibilité du poète.

Pendant de longs mois, Mallarmé a été en Angleterre et les critiques ne semblent pas avoir attaché assez d'importance au drame intérieur qui bouleverse le jeune homme. Nous n'en connaissons d'ailleurs les détails que par des extraits de lettres que le D^r Mondor a publiées dans sa biographie.

Il me paraît pourtant que les critiques de l'avenir, en possession de la correspondance complète, reverront cette situation qu'ils ont considérée de façon un peu élémentaire. Mais le D^r Mondor, lui-même, m'ouvre les battants d'une supposition qu'il faudra un jour étudier jusque dans ses plus ténues conséquences !

Quel est le rôle exact que joua Ettie Yapp dans la vie sentimentale de Mallarmé ? Elle devint la maîtresse de Cazalis, pendant longtemps le meilleur ami de Stéphane ! Ils s'étaient rencontrés, tous, au cours d'une excursion à Fontainebleau et le moins qu'on puisse dire est que Mallarmé fut ébloui par la blonde jeune fille. Mondor suppose que l'admirable poème *Apparition* fut inspiré par Ettie.

Ce n'est pas impossible, mais en ce cas, à bien considérer le problème, ne serait-il pas raisonnable de croire que Mallarmé fut amoureux d'Ettie tout en respectant loyalement le privilège d'antériorité de son ami Cazalis ?

Ettie même, dans une situation analogue à celle de Méry Laurent plus tard, n'a-t-elle pas donné au jeune Stéphane des espé-

rances insoupçonnées ou ne l'a-t-elle pas grisé par on ne sait quelle coquetterie ou quel baiser !

Relisons le poème :

C'était le jour béni de ton premier baiser.

Et le baiser rend Stéphane triste, peut-être parce qu'il sait que Cazalis est son ami et qu'il a des droits que Mallarmé doit respecter. Il se martyrise parce que cette promesse charnelle n'est que :

La cueillaison d'un Rêve au cœur qui l'a cueilli.

Et Mallarmé se dépeint mélancolique, traînant une vie inutile et il dit à son héroïne :

*Quand avec du soleil aux cheveux, dans la rue
Et dans le soir tu m'es en riant apparue
Et j'ai cru voir la fée au chapeau de clarté.*

Faut-il croire le D^r Mondor et ne pas oublier que pendant l'étrange fugue de Mallarmé, à Londres, avec Marie, Ettie Yapp se trouvait dans la capitale anglaise avec sa famille.

Mais, vérifions d'abord les dates ! Le D^r Mondor situe la rédaction du poème à Londres entre novembre 1862 et novembre 1863.

Il nous faut bien constater que le poème n'est pas annoncé par le poète avant 1883. Ajoutons que pendant cette période supposée de sa création, Marie est devenue la maîtresse de Mallarmé. Or celui-ci, pris par une sorte de pudeur, ne montre pas le poème. Il avait pourtant écrit à son ami Cazalis :

« Frère, voici une journée pluvieuse qui a été traversée de deux rayons de soleil : l'un auroral et blanc, l'autre crépusculaire et flamboyant. Je parle de l'adorable portrait d'Ettie et d'une centaine de pages des *Misérables*...

» Ces jours-ci, il est vrai, j'ai dressé des miroirs à alouettes dans le champ de la galanterie et l'oiselle se contente de gazouiller de loin, invisible. Cela m'a distrait.

» Ah ! que l'amour est fort qui fait regarder l'avenir en souriant. Et que nous sommes petits nous autres, nous les gens de

plâtre ou de Paros même ! Statues dont l'aveuglement voudrait sottement se draper en sérénité !

» Tu me demandes des vers, frère. C'était à moi de te demander de m'en laisser faire... Laisse-moi donc le temps nécessaire... Si tu veux faire à la perfection de l'œuvre, non, le grand sacrifice de les attendre pour ne les envoyer que plus tard, je te les promets exquis...

» Je ne veux pas faire cela d'inspiration : la turbulence du lyrisme serait indigne de cette chaste apparition que tu aimes. Il faut méditer longtemps : l'art seul, limpide et impeccable est assez chaste pour la sculpter religieusement ».

Et ce serait ce poème *Apparition* qui ne sortira en 1883 que lorsque Cazalis ne pourra plus se méprendre ou constater que Mallarmé, en excursion sentimentale avec Marie, ne fait des vers de flamme et de désir que pour Ettie.

Faut-il rappeler quelques points de la lettre :

Le portrait d'Ettie a été pour Mallarmé un « rayon de soleil » « auroral et blanc » !

Il parle d'une *oiselle* à qui il a tendu des pièges galants. C'est de Marie qu'il s'agit assurément !

Les vers qu'il veut dédier à la beauté d'Ettie doivent être « sculptés religieusement ».

Dans une autre lettre de décembre 1862, Mallarmé décrit une promenade dans le brouillard de Hyde-Park en compagnie de Marie ; puis il ajoute :

« Je quitte le brouillard pour le ciel, le gris pour le bleu. Vendredi soir, il y a eu une charmante petite soirée chez les Yapp. Ah ! que tu *me* manquais ! Ettie était comme toujours d'une simplicité adorable ; elle faisait les honneurs de façon à vous emparer dans chacune de ses questions. L'absence de crinoline outrée, sa délicieuse robe brune montante, qui découpait excellemment sa taille grecque, tout cela, et de plus la fierté douce et la bonté profonde de son regard bleu sombre, lui donnait l'air d'une séraphine qui se serait fait quakeresse et se souviendrait du ciel. Quakeresse est un peu fort : cela serait vrai si les quakers avaient pour tremblement le frisson des étoiles ».

Faut-il constater que c'est vraisemblablement *seul* que Mallarmé va chez Ettie ? Est-il bon de rappeler qu'aux mêmes moments,

il y a entre Marie et Stéphane une crise sentimentale d'une gravité exceptionnelle ? Mallarmé dit dans la lettre :

« Chère enfant, c'est moi qui la tue... Je divague et je radote. Permetts cela à ma douleur. Je pleure tant en t'écrivant que je vois rouge... »

» Il me semble déjà que quand nous parlons de maintenant nous parlons du passé... »

En avril 1862 déjà, Mallarmé n'écrivait-il pas à Cazalis comme s'il avait espéré que la lettre fut communiquée à Ettie :

« Tu sais que je suis un maladroit et que je me suis pris au piège que j'avais tendu dans une touffe d'herbe du Tendre... »

« De nos deux mélancolies nous pourrions peut-être faire un bonheur... »

« C'est peut-être une sottise que je fais là ! Mais non. Je serai moins seul en vacances ».

Comparons la place respective que Marie et Ettie assument dans le cœur du poète !

En janvier 1863, Marie rentre en France, se plaint à Cazalis et elle lui écrit :

« Je ne retournerai plus jamais à Londres... »

Que s'est-il passé ? N'est-il pas probable que Marie, devenue la maîtresse de Stéphane, désire se faire épouser mais qu'il ne l'entend pas ainsi. Il se croit pris au piège et hésite à légaliser son union avec Marie.

Puis plus tard, fin janvier, Marie repartie laisse Mallarmé dans une solitude qu'il ne supporte pas. Il a des regrets de sa conduite et décide de l'épouser. Il est animé de contradictions incroyables et j'ai souci de pénétrer dans ce labyrinthe sentimental. Ne dit-il pas :

« Je hais Marie, et quand je vois son portrait, je m'agenouille » ?

En avril 1863, il écrira à Cazalis :

« D'ailleurs, le bonheur existe-t-il sur cette terre. Et faut-il le chercher sérieusement autre part que dans le rêve. C'est le faux but de la vie ; le vrai c'est le Devoir... »

« J'épouse Marie... Je n'agis pas pour moi, mais pour elle seulement... »

Puis en juin 1863, quand il prépare son mariage, il écrira à Cazalis :

« Ici-bas a une odeur de cuisine ! »

Dans cette lettre, Mallarmé joignait le *Château de l'Espérance* et les *Fenêtres*, et il s'explique :

« Je t'envoie un autre poème, *L'Assaut*, qui est vague et pâle comme une rêverie. D'une chevelure qui a fait naître en mon cerveau l'idée d'un drapeau... ; mon cœur s'élançait à travers d'affreux paysages et va assiéger le Château fort de l'espérance... Mais l'insensé, après ce court moment de folie, aperçoit l'Espérance qui n'est qu'une sorte de spectre voilé et stérile ».

Charles Mauron analysant cette lettre déclare que la chevelure ne peut être que celle de Marie.

Pour ma part, j'en doute ! Je relis *Apparition*, que Cazalis ne connaissait pas, et je retrouve la jeune fille qui a du soleil aux cheveux.

N'est-ce pas la même que celle du *Château de l'Espérance* ? Est-ce Marie ?

A ce moment, Marie n'a plus besoin d'un assaut, et elle n'est plus le *Château de l'Espérance*. Elle est déjà la maîtresse de Stéphane ! C'est sûrement d'une autre qu'il s'agit :

*Ta folle chevelure ondoie
Parmi les parfums de ta peau
Comme folâtre un blanc drapeau
Dont la soie au soleil blandoie.*

Je ne crois pas que Marie ait inspiré ces vers ! Mais nous savons que la blondeur d'Ettie avait ému Stéphane. C'est donc vraisemblablement d'elle qu'il s'agit, et, évidemment, Cazalis ne pouvait faire le rapprochement puisqu'il n'avait pas reçu *Apparition* !

Que s'est-il passé ? Nul ne le sait. Le Dr Mondor détient le trésor des lettres qu'il n'a publiées que par extraits. Le drame est certain ! Stéphane aimait-il Ettie et fut-il refusé ? Est-ce pour cela qu'il ne voulait pas épouser Marie ? Se décida-t-il quand Ettie se refusa ?

Et si cela est vrai ne voilà-t-il pas dès le début de sa carrière de poète, un événement sentimental qui va inciter Mallarmé à dissimuler ses sentiments ? Il devra le secret à Cazalis puis à celle qu'il va épouser, par devoir !

Il est bon de préciser que Cazalis ne fut pas le mari d'Ettie qu'il adorait pourtant. Il rompit avec elle en 1864 et en fit part à son ami Stéphane. Et plus tard encore le poète ne rappelait-il pas le souvenir charmeur d'Ettie :

« Et puis nous referons quelque partie de Fontainebleau ! Tout a commencé là, notre amitié, et la vie de ton cœur que remplit une délicieuse enfant ».

Et on se heurte à la conviction animant le poète qui cherche à dominer la banalité et le malheur par le rêve. N'écrit-il pas à Cazalis :

« Vos âmes ne savent-elles pas, grâce au Rêve faire un bonheur d'une amertume » ?

C'est déjà la poésie de l'absence qui commence et, au moment de la rupture de Cazalis et d'Ettie :

« Il me répugne de me mêler à la foule des égoïstes qui n'a pas manqué, je le pense, de te féliciter de ta mélancolique rupture ; comme je n'ose, si cette histoire, qui est un peu la mienne (puisqu'Ettie et toi étiez un de mes chers songes d'avenir survivants), peine ce dernier reste de cœur que je me sens parfois et qui, par suite de son abandon, est d'une délicatesse rare — je veux dire malade ».

Ettie Yapp allait devenir la femme de l'égyptologue Maspero, collègue de Lefébure. Et il ne nous reste pour témoigner de la place sentimentale qu'avait prise Ettie dans le cœur de Stéphane que de rappeler qu'après sa mort, à la Toussaint 1877, Mallarmé envoyait à un ami, vraisemblablement Maspero, un sonnet que le poète, comme il le fit pour *Apparition*, gardera secret !

Cette mise sous carton de deux poèmes en dit long sur les mobiles qui déterminèrent Mallarmé à ne pas laisser de place au doute. Les vers n'étaient pas très directs mais certains recouplements pouvaient permettre une localisation ! Relisons le poème qui, s'il s'adresse à Ettie, démontre le trouble violent qu'elle a joué dans le désespoir exaltant du poète.

Tant de suppositions s'emmêlent qu'il faut les envisager avec attention ; Mallarmé établit immédiatement une confession qui lui permet dans le poème de se substituer à l'ami qui a perdu la « chère morte ». Il s'agit là d'un procédé que nous retrouverons souvent au moment de la royauté sentimentale de Méry Laurent.

Certains souvenirs semblent toujours hanter le poète : « l'ancien fauteuil » puis « le tison qui éclaire son ombre ».

Et le dernier tiercet n'est-il pas émouvant où l'on entrevoit Mallarmé s'asseyant au « cher foyer » d'Ette :

*Pour revivre il suffit qu'à tes lèvres j'emprunte
Le souffle de mon nom murmuré tout un soir.*

Ici, le poète parle à la première personne, et certain commentateur a dû pour justifier le sonnet prétendre que c'est l'ami, ou l'époux de la morte qui parle ! N'est-il pas plus logique de penser que c'est bien Mallarmé qui frémit encore de son ancienne illusion et qui se rappelle une soirée où Ette aurait « tout un soir » murmuré le nom de Stéphane ?

Cette supposition est-elle arbitraire ? Elle donnerait en tout cas une explication définitive à une série de poèmes de Mallarmé et à toute la méthode que celui-ci va développer au cours de sa carrière littéraire.

Ce serait donc ce Mallarmé-ci qui, abandonnant le rêve d'Ette, épouse Marie par devoir. Le voici enfin à Tournon où le jeune marié, pénétré de conscience et de bonté, va se river aux banalités quotidiennes auprès d'une femme pour laquelle il n'a que déférence et respect. En réalité, il faut reprendre sa lettre de Londres. Le ménage sent la cuisine ! Mallarmé s'y est enfermé à jamais et, comme il l'a dit, son seul devoir c'est, par la fenêtre, par la vitre, par le carreau, de s'évader au moyen du rêve. Ce sera le thème des poèmes qu'il écrira !

* * *

Je t'apporte l'enfant d'une nuit d'Idumée.

Qui est l'enfant de la nuit d'Idumée ? Faut-il s'arrêter à l'explication de Denis Saurat ?

Pour moi il n'y a pas de doute ! L'enfant d'une nuit d'Idumée, c'est Hérodiade. Mais qui est Hérodiade ? Et la réponse à cette question va expliquer pourquoi Hérodiade est bien l'enfant d'une nuit d'Idumée :

La réponse est toute entière dans les *Institutions judaïques* de l'historien Josèphe : Hérodiade était une princesse d'Idumée.

Il est assez extravagant que nul commentateur de Mallarmé n'ait découvert cette vérité première qui jette plus de lumière sur le poème *Hérodiade* et sur l'enfant d'une nuit d'Idumée.

C'est en Idumée, partie sud de la Judée incorporée à la communauté juive, que vécut la race royale à laquelle appartenait l'héroïne de Mallarmé. Histoire assez confuse où des princes et des princesses se marient et se tuent sans merci.

Hérodiade était la parente de Salomé et de Bérénice que nous retrouvons dans la tragédie de Racine.

Elle devint vers l'an 32 de notre ère, l'épouse d'Hérode Antipas, tétrarque de Galilée. L'histoire raconte que celui-ci rencontra l'héroïne mallarméenne à l'époque où il se rendit à Rome et dut faire halte en Idumée, dans le palais de son demi-frère Hérode, qui était précisément le premier mari d'Hérodiade !

C'est donc sur le conseil d'Hérodiade, que Salomé, fille du premier mariage, réclama la décollation de Jean-Baptiste.

Et ne serait-ce pas l'allusion assez incompréhensible au voyage d'Antipas que nous trouverons dans le poème :

Reviendra-t-il un jour des pays cisalpins ?

Antipas s'était en effet rendu en mission à Rome, ce qui, pour une princesse d'Idumée, n'est autre qu'un pays cisalpin par opposition à la Gaule, pays transalpin !

Avant de devenir l'épouse d'Hérodiade, Antipas avait eu comme femme une fille d'Aretas IV et c'est lui que nous retrouvons auprès de Tibère, ce qui expliquerait le vers :

Il ne sait pas cela le roi qui salarie.

Mais toute cette période est assez incohérente et on se demande avec curiosité où Mallarmé a découvert l'idée de son héroïne vierge et froide ?

Il faudrait, sur ce rapport, faire des études difficiles qui amèneraient certainement le critique à mettre à jour des éléments capitaux où Mallarmé a puisé les données de son problème, pour

en tirer une princesse polaire qui va coïncider avec son propre état de renoncement et d'évasion, qu'il rendra public tandis qu'il se trouve à Londres.

C'est à travers cette princesse d'Idumée, à qui le poète prêtera la grandeur de son drame, que Mallarmé va exprimer l'obsession de son tourment :

« J'ai enfin commencé *Hérodiade*. Avec terreur, car j'invente une langue qui doit nécessairement jaillir d'une poétique très nouvelle, que je pourrais définir en ces deux mots : « Peindre non la chose, mais l'effet qu'elle produit ».

* * *

J'ai, dans mon livre précédent, dit quelques mots d'une question technique qui touche à la *Prose pour des Esseintes*.

Je signalais que dans la strophe ci-dessous, pouvait se glisser une faute de versification assez inattendue chez Mallarmé :

*Oui, dans une île que l'air charge
De vue et non de visions
Toute fleur s'étalait plus large
Sans que nous en devisions.*

Le quatrième vers selon les règles strictes du Parnasse n'a que sept pieds au lieu de huit !

Je me suis fait interpeler par un critique qui prétendait que « devisions » devait être compté pour quatre pieds. Un autre m'a certifié que Mallarmé avait volontairement employé une licence poétique !

Examinons ce problème intéressant. Il n'y a pas de doute que suivant les règles strictes du Parnasse, « devisions » compte pour trois syllabes.

Quitard dit dans son traité :

« *Ion* est d'une syllabe dans les premières personnes du pluriel des verbes, lorsqu'il n'y a pas devant cette diphtongue un *r* ou un *l* précédé d'une autre consonne. Ainsi prononcez : ai-mions, aime-rions, sa-vions, sau-rions, etc.

» *Ion* se prononce en deux syllabes dans le cas contraire : prom-ettri-ons, voudri-ons, sembli-ons.

» *Ion* est de deux syllabes dans les premières personnes du pluriel des verbes qui ont l'infinif en *ier* : étud-i-ons etc.

» *Ion* est encore de deux syllabes dans les substantifs : acti-on, créati-on etc. »

C'est ce qui explique que « visions » du 2^e vers compte trois syllabes tandis que « devisions » du quatrième n'en compte que trois et non quatre comme Mallarmé l'a voulu.

Et la question se pose de savoir si Mallarmé a décidé délibérément de violer les règles sacro-saintes qu'il respectait ou s'il s'agit d'une déficience de versification ?

J'entends immédiatement les mallarméens m'accuser d'anathème !

Je crois pourtant pouvoir démontrer qu'il s'agit d'une erreur de versification parce que Mallarmé, à travers son œuvre commit, à différentes reprises, la faute.

Dans un vers de la *Terre*, poème de jeunesse, il écrit correctement :

Si tu n'étais pas là Seigneur, nous péririons !

Mais, il va perpétrer une faute identique dans un quatrain de circonstance (Pléiade, p. 116)

*Très fidèle à mes amitiés
Dans un bleu reflet qui s'argente
Sous un, si vous en doutiez
Que ma robe seule est changeante.*

Naturellement, Mallarmé a compté « doutiez » en trois syllabes pour arriver à sa juste mesure.

Que faut-il en conclure ? Mallarmé se trompait ! Et j'en puis administrer la preuve puisque lui-même l'a corrigée :

Dans *le Faune*, au quarante-sixième vers, Mallarmé écrit lors de la première publication en 1876 :

Rêve en un long solo que nous amusions.

Il est vraisemblable que le poète selon sa coutume avait mal appliqué la règle puisque ce vers n'avait en réalité que onze

pieds ! On le lui aura fait remarquer ; et Mallarmé reconnaissant son erreur l'a corrigée dans le texte de la *Revue Indépendante* :

Rêve dans un solo long que nous amusions !

* * *

Et il nous reste à présent à examiner attentivement la question d'*Anastase* et *Pulchérie* qui a fait battre le cœur des commentateurs.

Certains ont parlé de personnages byzantins que Mallarmé aurait découverts dans des tragédies de Corneille et c'était la thèse du Dr Dujardin.

D'autres, plus généralement admettent l'explication de Henry Charpentier reprise par Noulet, qui donne une signification philologique grecque et latine à ces deux prénoms.

Dans *Anastase*, ils découvrent une idée de résurrection et dans *Pulchérie*, le symbole de la beauté !

Rien n'est certain pour *Anastase* ! On pourrait peut-être invoquer le nom d'un carme mort à Bruxelles en 1670, après avoir laissé certains ouvrages où le bizarre rejoint le burlesque. Un de ses titres est d'ailleurs significatif puisqu'il s'agit comme pour Mallarmé d'un *jardin spirituel* où les saints sont comparés aux fleurs !

J'en étais là de l'authenticité de mes suggestions quand Pierre Renauld me livra une nouvelle possibilité selon son étude très sérieuse sur le livre de Kurt Wais ; Mallarmé avait, disait-il, découvert les deux personnages *Anastase* et *Pulchérie* dans un roman anglais de 1831, *Anastasius* ou *Les mémoires d'un Grec Moderne*.

En l'espèce, *Anastase* est une sorte d'aventurier sentimental qui raconte en huit cents pages un long et assez ennuyeux voyage dans le Proche-Orient. Je suis parvenu à lire ces deux tomes indigestes et malgré toute ma bonne volonté je n'y ai pas trouvé trace de *Pulchérie*. Et je dois avouer que si *Anastase* provient de cette source, je ne vois qu'un rapport très vague entre le grec et le personnage de la *Prose*.

Une autre indication me fit prendre l'initiative de nouvelles recherches en ce qui concerne *Pulchérie*, et je crois, en l'espèce, être arrivé à une solution.

Pulchérie dans l'esprit de Mallarmé n'est pas strictement la Beauté ; c'est la Courtisane ! Et cela confirmerait ma thèse de la présence séminale de Mery Laurent dans la *Prose* !

Mallarmé, en ce cas, aurait déniché Pulchérie dans le roman *Lélia* de George Sand.

J'ai naturellement vainement cherché dans cette œuvre la présence d'Anastase ; mais l'analogie avec la courtisane Pulchérie me paraît indubitable, d'autant plus que l'expression sentimentale et philosophique du personnage de George Sand, semble correspondre exactement à l'héroïne de Mallarmé !

Voici quelques extraits du roman où l'on trouve de longs dialogues et des considérations parfois compliquées sur le rôle et les apparences de l'amour. Lélia, par exemple, dit à Pulchérie :

« Et vous, ma sœur, vous l'avez donc goûté, le plaisir ? Vous ne l'avez donc pas épuisé ?... Allons donnez-moi votre secret !... — Je n'ai pas de bonheur, répondit Pulchérie. Je n'en ai pas cherché. Je n'ai pas comme vous vécu de déceptions. Je n'ai pas demandé à la vie plus qu'elle ne pouvait me donner. J'ai réduit toutes mes ambitions à savoir jouir de ce qui est ».

Et plus loin, au début du second livre, Lélia, dont Pulchérie est le double passionné, dit :

« Vous avez raison de dire que la poésie a perdu l'esprit de l'homme ; elle a désolé le monde réel, si froid, si pauvre, si déplorable au prix des doux rêves qu'elle enfante... »

« Oui, ce fut un grand et rude combat, car en nous enivrant, la poésie ne nous dit pas qu'elle nous trompe ».

Ne croirait-on pas entendre la sœur « sensée et sage » de la *Prose* émettre les aphorismes qui participent au « litige » de Mallarmé et de Méry ?

Pulchérie dit encore :

« C'est qu'il ne faudrait ni rêver, ni prier ; il faudrait se contenter de vivre... c'est votre orgueil qui inventa la poésie et qui plaça entre la terre et le ciel tant de rêves décevants ; mais vous ne serez jamais satisfaits de vos œuvres, et au-dessus de votre Éden terrestre vous chercherez toujours la flottante promesse d'un séjour meilleur ».

En tout cas, la dispute romantique de Lélia et de Pulchérie sur les réalités de l'amour, aura dû bouleverser profondément

Mallarmé dont nous avons déjà étudié la théorie qui se reflète identique à travers les soucis de George Sand. On découvrira tout au long du roman de longs échos qui ont dû toucher le cœur du poète. Par exemple :

« Suis-je responsable de l'impuissance misérable de l'amour physique à calmer et à guérir l'ardeur cuisante et fantastique de vos rêves ? »

Je n'ai garde de croire que pareille découverte soit définitive. Mais elle doit entrer en ligne de compte, d'autant plus qu'à travers toute l'œuvre de George Sand, Pulchérie est confrontée à un problème d'amour et de spiritualité.

Mais qui serait alors Anastase ?

La science mallarméenne est profonde et ce n'est que peu à peu que nous aborderons des réalités que nous avons longtemps tenues pour incompréhensibles !

Extrait de « Mallarmé »
à paraître aux « Classiques du XX^e siècle »,
Presses Universitaires.

Hommage à Charles Van Lerberghe

Au cours de sa séance publique annuelle du 8 décembre 1956, l'Académie royale de langue et de littérature françaises, a commémoré Charles Van Lerberghe à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa mort. M. Henri Davignon a pris la parole au nom de l'Académie tandis que M. Henri Clouard a rendu hommage au nom de la France littéraire au poète de La Chanson d'Ève.

Discours de M. Henri Davignon.

Dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, un poète apparut sur notre sol avec aux lèvres la soif inapaisée de l'ineffable.

Son cas est exceptionnel et singulier. Pour l'élucider, nous avons l'étrangeté de sa vie, le témoignage de rares amis, les fragments encore mutilés d'une abondante correspondance. Grâce à la fidélité de deux de ses émules, Fernand Severin et Albert Mockel (dont il a dépassé les espérances en déjouant les appréhensions), nous pouvons suivre d'assez près la genèse de son œuvre. Notre Académie possède la majeure partie des documents qui en témoignent et notamment les sept cahiers d'agendas qualifiés à tort de *Journal*. Surtout ce que nous appelons le « fonds Mockel » contient les Notes échangées entre le poète de *Clartés* et celui de la *Chanson d'Ève* et, par elles, l'ordre et la signification de cette œuvre ont été définitivement établis. Enfin, notre confrère Gustave Charlier a publié récemment les lettres complètes adressées par Charles Van Lerberghe à Gabrielle Max, et reçues par elle, de 1899 à 1904. C'est jusqu'ici l'indice le plus sensible, et donc le plus exact, pour reconstituer tout le personnage du poète sinon sa poésie.

Une fois de plus, l'homme apparaît inséparable de l'œuvre. Je me propose d'en tracer devant vous le dessin parallèle afin de justifier l'hommage que la confiance de l'Académie m'a investi de l'honneur de rendre en son nom.

I

Charles Van Lerberghe est né à Gand le 21 octobre 1861, d'une souche bourgeoise à ramifications patriciennes. Orphelin de bonne heure, il resta marqué par sa ville natale, quittée après le mariage de son unique sœur. Il en a gardé une certaine nostalgie au cours d'une vie errante, vouée à la solitude. Cette solitude lui a toujours pesé. Il lui doit en partie le détachement de tout ce qui n'est pas songe et ferveur poétique. Il a bien essayé de la rompre plusieurs fois par la recherche d'une compagne à l'image de son idéal. Ses tentatives d'association féminine ont échoué devant la difficulté d'allier au rêve une réalité possible. Le goût de la confiance allait de pair en lui avec l'instinct du sacrifice imposé par la poursuite de la chimère. Charles Van Lerberghe vérifie la juxtaposition du mysticisme à une sorte de violence extérieure, telle que la tradition, celle de Breughel et celle de Ruusbroec, l'imposent à ce qui nous vient de la Flandre. Elle marque en particulier les enfants élevés à l'ombre des clochers gantois, Saint-Bavon, Saint-Michel, Saint-Nicolas et le beffroi couronné du dragon d'or.

Charles Van Lerberghe en fut-il moins tributaire que ses disciples Rodenbach, Verhaeren, Maeterlinck et Grégoire Le Roy ? La langue française, enseignée alors dans le collège des Jésuites de la rue Savaen, offrait aux rhétoriciens des années 1875 à 1884, l'occasion d'accéder à une culture universelle, sans les détacher pour autant d'un atavisme ni d'une ambiance favorables à leurs ressources personnelles. Charles Van Lerberghe est peut-être celui d'entre eux qui s'en éloigna le plus aisément.

A Maeterlinck, il fallut au contraire les longues années de silence, au bord d'un canal, pour aboutir, après l'artifice des *Serres Chaudes* et la fiction des « petits Drames pour Marionnettes », au fleuve magnifique de ses *Essais* qui, de la *Vie des Abeilles* à la *Mort*, devait le conduire à la conquête du prix Nobel. Van Ler-

berghe admirait profondément ce compagnon à la fois plus terre à terre et plus philosophe que lui, mais il ne s'est pas défendu de s'écarter délibérément de la voie dans laquelle ses *Flaieurs* avaient pourtant précédé *l'Intruse*. En dépit de l'inconsciente parenté de la future *Ève* et de la *Princesse Maleine*, les deux hommes sont restés distincts. De Rodenbach, Van Lerberghe répudia tout, bien qu'il lui dût l'occasion de sa première collaboration à la *Jeune Belgique*. De Verhaeren, par contre, il admirait tout, mais comme d'un étranger à son propre rêve. Après avoir renié, comme Maeterlinck encore, les imitations parnassiennes qui suivirent immédiatement leur succès d'écolier, Van Lerberghe admit à la fréquentation de son lyrisme intérieur la compagnie de Sully Prudhomme, celle de Verlaine et celle de Baudelaire. La rupture avec le passé s'acheva après l'abandon de la maison familiale de la rue du Poivre à Gand. Le tardif étudiant, inscrit à l'Université de Bruxelles, n'avait plus d'attaches qu'avec lui-même. Arrêté encore par les nécessités de l'examen en vue du doctorat alimentaire, il était devenu de plus en plus conscient de son renouvellement littéraire total. Dans les cendres de ses premiers écrits il cherche le feu né de cette hécatombe. La flamme qui en jaillit enfin, comme il va la préserver du doute et de l'imitation !

Ce Charles Van Lerberghe-là, le voici entré désormais dans un état de perpétuelle évolution. Sous maintes apparences imprévues et dans le rayonnement de cieux étrangers, il marche à la rencontre de lui-même. Le préraphaélisme le convainc que l'Angleterre lui offrirait des approximations idéales. Deux séjours à Londres le déçoivent, en dépit de satisfactions éphémères. Un long voyage en Allemagne et en Italie situe dans les musées ses expériences les plus efficaces. D'interminables discussions épistolaires le conduisent, enfin, à attendre dans le silence, sur les bords de la Semois, à Bouillon, l'éclosion de la fleur longuement cultivée en lui.

Deux brefs séjours à Paris lui ont fait connaître et admirer Mallarmé. Par Mockel il y reçut l'hospitalité du *Mercure de France*. Incapable de se plier à une discipline professionnelle, s'efforçant à vivre de ressources insuffisantes, il rétrécit involontairement mais consciemment son horizon à la seule ambition créatrice ;

et, après avoir renoncé à toute espérance de réussite matérielle, il confina son existence dans son œuvre. Il faut donc prendre celle-ci pour elle et pour lui-même.

Avant de quitter l'homme, pourtant, essayons, Mesdames et Messieurs, selon sa méthode, de l'entrevoir sous des traits approximatifs. Il n'existe de Charles Van Lerberghe aucune image qu'on puisse croire fidèle. Le visage surtout nous demeure indistinct, malgré la précision d'une moustache épaisse et soyeuse et d'un lorgnon retenu sur un nez proéminent à l'aide d'un cordon métallique. Le front est dégagé, plus large encore qu'il ne paraît à cause d'un postiche capillaire sous lequel cherchait à se dissimuler une calvitie précoce. Quels mots, quel accent, mettrons-nous sur les lèvres souvent balbutiantes, remuées dans l'incessante grisaille d'une timidité excessive ? Non point ceux harmonieux et parfois éblouissants de ses poèmes. Plutôt les propos choisis, le riche vocabulaire, les subtilités gracieuses des lettres innombrables, des notes inscrites d'une plume impeccable dans l'agenda mutilé. Charles Van Lerberghe devait apparaître à la plupart des hommes et à presque toutes les femmes comme un être physique inconsistant, au cheminement mal assuré, pareil à un de ces aveugles de la parabole, reprise par Maeterlinck sur les données de Breughel l'Ancien. Sa forte personnalité intérieure, orientée vers le rêve, ne se manifestait guère au-dehors. Ni dans l'amitié, ni dans l'amour elle n'a réussi à s'imposer. Il faut donc — et c'est tant mieux — la chercher au-delà de lui, dans son œuvre, associée au prestige miraculeux de sa poésie.

II

L'œuvre poétique de Charles Van Lerberghe a commencé, après les *Flaireurs*, par un recueil de vers dont le titre fut adopté au dernier moment : *Entrevisions*. Il est composé de la plupart de ses poèmes, soustraits aux influences de la formation scolaire et livresque, conçus dans un élan irrésistible mais difficile, fruits eux-mêmes d'une sélection rigoureuse après des sacrifices pénibles et peut-être excessifs. En proie à un incessant tourment destructeur, l'amant de l'ineffable, s'il a correspondu à la grâce d'une inspiration directe, ne fut jamais complètement satisfait de la

forme où il l'enferma. Ayant livré ses premiers vers à des revues, notamment, dès 1887, à la *Wallonie* d'Albert Mockel, il donna au *Parnasse de la Jeune Belgique* le fragment d'un long poème intitulé *Solyane* et ne l'admit à aucune publication complémentaire. Avant d'être reçu à l'exigeante sélection du *Mercure*, il abandonna à l'éditeur belge Lacomblez les soixante-quatre poèmes réunis en 1898 sous l'appellation novatrice — le mot n'étant pas français à l'époque — de *Entrevisions*.

Ce titre Van Lerberghe n'osa pas prendre sur lui de l'arrêter. Il en fit l'objet d'un plébiscite restreint parmi ses amis littéraires. Par 8 voix, *Entrevisions* l'emporta sur *Mirages*, *Apparences*, *Les Ailes de Psyché*, *Jeux et Songes*, proposés également à leurs suffrages. Le recueil devait contenir 3.000 vers. L'auteur en rejeta 1.000. Maeterlinck voulut le restreindre à 500. Finalement 1.300 ont été gardés. Une partie, sous l'en-tête *Jeux et Songes*, est dédiée à Fernand Severin, une autre à Albert Mockel portant la dénomination de *Sous le portique*. Ni Maeterlinck ni Elskamp, dont les noms figuraient primitivement sur des poèmes éliminés, ne sont mentionnés. Malgré les réserves de certains critiques, Van Lerberghe s'estima comblé par l'accueil fait à l'ensemble et précisément pour ce que les appréciateurs déclarent leur échapper : cette absence de précisions matérielles quant aux sujets, cet en-dehors de lui — qui est lui — et qui achève de nous transporter dans un monde imaginaire.

Écoutons le poète s'interpeller sur le seuil du livre :

*Que te dirai-je à Toi, qui viens de l'inconnu,
En ce pays de Solitude...?*

Et aussitôt de s'adresser aux âmes, conviées à le découvrir à la lueur de leurs propres feux :

*Sur l'hôte inconnu, qui vous vient couronné
De roses dans la nuit,
De vos blanches mains de femmes,
Splendides, fiers et hauts,
En signe de nos âmes
Élevez vos flambeaux.*

Le premier mythe évoqué est celui de Psyché. La pièce est une des mieux venues. Elle fait partie de nos anthologies. Elle commence ainsi :

*Ouvre tes yeux comme une flamme,
Mais sois silence, l'Amour dort.
Viens, lève-toi, Psyché mon âme
Et prends en main ta lampe d'or.*

L'apparition attendue — celle que le second volume précisera si bien — n'a encore aucun nom. A peine une apparence, confondue avec la nymphée. Un poème intitulé *L'Insinuée*, préfigure cependant l'Ève de demain.

*Au fond d'un paradis séculaire et lointain,
Assoupi de silence et de langueur heureuse
Sa fuite bondissante et légère,
A travers des flores crépusculaires
M'avait amené ce matin,
Lorsque, rieuse
— Le matin frissonnait dans les pâles feuillages —
Elle se retourne vers moi,
Et je vois son merveilleux visage
Pour la première fois.
C'était l'heure indécise où les songes se meurent.*

Le domaine de Van Lerberghe est donc bien le pressentiment d'une présence. Celle-ci naît de la solitude, y fait surgir le bonheur, ou ce qu'on peut appeler de ce nom :

*...Tout ombre est légère, tout console :
Les chants, les rayons, les fleurs du chemin,
L'oiseau qui vole,
La rive et le nuage, et le ciel ingénu,
L'aurore,
Tout console de vivre encore.*

Un thème est repris jusqu'à la satiété : celui de l'attente, de la divination de l'extase. Il s'intègre successivement dans le jet d'eau de la fontaine, dans le jardin clos, dans le sommeil de la vierge, dans les jeux contrastés des éléments : la neige en feu,

les lèvres unies des fleurs et des rayons. L'ombre subsiste. Elle se nomme l'inquiétude. Un des plus parfaits poèmes d'*Entrevues* est intitulé *L'Inquiète*. Le voici tout entier :

*Vers mon rêve tu m'as conduite,
Et me voici dans son chemin.
Je n'ai qu'à tendre un peu la main,
Mais mon âme tremble, et j'hésite.
Je marche sur des voiles bleus,
Sur ma tête des roses pendent ;
Je sais que des anges m'attendent,
Et je n'ose lever les yeux.
Le baiser du soleil m'effleure,
Sous mes paupières je les vois.
La mer chante tout près de moi ;
Je ne sais pas pourquoi je pleure.
Oh ! Bonheur qui viens m'accueillir
Laisse-moi retourner dans l'ombre
De mes jardins tristes et sombres,
Où je naquis et veux mourir.
Là, dans le silence, persiste
Le rêve que je sus aimer.
Bonheur laisse-moi ignorer
Que jusqu'à ce jour je fus triste.
Écarte ta face et tes bras
De mon visage, et, je t'implore,
Fais que mon âme ignore encore
Que je ne te ressemble pas.*

Je voudrais aussi vous désigner le très court poème dans lequel Van Lerberghe semble s'être le mieux défini, sous ce titre : *L'Élu*.

*Celui-là chemine
Dans un chemin d'illusions divines,
Si tout est illusion ;
Celui-là rêve le plus beau des rêves,
Qui, crédule et confiant,
Donnant son âme toute à son ravissement,*

*Plus en vain que les choses vaines,
De l'ombre de ses pas
Effleure la terre incertaine
Comme s'il n'existait pas.*

III

Et cependant, Mesdames et Messieurs, avec *Entrevisions* le poète n'a fait qu'approcher du seuil son inspiration décisive.

Il nous en a projeté à travers la porte les rayons encore indécis. En pénétrant avec lui sous le nom d'Ève dans le paradis rêvé, elle devient la compagne de ses pèlerinages fugitifs. Elle ne cesse pas d'être la rivale de ses émerveillements parmi les musées et les sites. Elle l'oblige à se détourner des apparences incarnées en telles rencontres avec une Allemande, une Italienne, une Slave, une Américaine, deux Françaises et cinq ou six Belges. Elle se superpose en lui aux croyances chrétiennes et païennes. Elle le fixera, à l'instant suprême, sur un rocher ardennais devant la vallée où elle s'épanouira au jour attendu. Et puis, une fois fécondée, emprisonnée, rayonnante de gloire future, elle l'abandonnera. Appauvri par l'excès de sa richesse, Van Lerberghe devient comme impuissant à se renouveler, sauf en prose, dans ce *Pan* prosaïque et un peu barbare, qui est la rançon truculente de son mysticisme poétique. Jusqu'au moment où une mort lamentable le met, en 1907, à 46 ans, à la merci d'un autre irréel, le seul valable sans doute car il n'attend rien que de l'éternité.

Mesdames et Messieurs, vous avez tous lu la *Chanson d'Ève*, parue en 1904. Et vous allez en entendre bientôt les parties les plus fortes, dites par une voix faite pour leur fluidité et leur éclat. Je ne vais pas vous en énumérer les beautés. Il me reste pourtant à en déterminer avec vous l'originalité et la signification.

Notre Académie a publié récemment sur la *Chanson d'Ève* un savant mémoire, à tout le moins imprévu. Un jeune et subtil Jésuite s'y est attaché à un procédé exégétique inédit.

Déjà M^{lle} Claire Michant avait posé la question : quelle est la nature de la tentation d'Ève, la qualité du tentateur, la per-

sonnalité de la pécheresse, la signification de sa faute ? Le nouvel exégète désespère, à l'avance, d'aboutir à une réponse satisfaisante par les méthodes anciennes. Il s'agit d'un chant intérieur, défiant par la ruse du mirage et de l'incantation la logique des idées et des mots. Van Lerberghe, en se déroband au scalpel de la critique philologique, réfugie son secret dans les arcanes d'un monde inventé. Il s'est d'ailleurs déçu lui-même en rendant vaine sa propre quête. Il a permis à son Ève de mourir, après avoir été comblée un instant, la privant ainsi du bonheur promis. Travaillant sur des données psychologiques implicites, le critique est obligé de chercher à travers le poème une secrète architecture. N'ayant à sa disposition que le vocabulaire imprimé, il propose de le réduire à quelques termes essentiels, dont il suivra l'évolution dans le texte. Ce sont des substantifs. Attentif à leur répétition, il entreprend de trouver la clef du rêve. S'il peut conclure — et c'est fatal — que cette clef n'ouvre pas, que le rêve reste rêve, sa démonstration sera faite par la négative. Le poème ne dit rien... que ce qu'il dit.

Gardons-nous d'entrer, Mesdames et Messieurs, dans ce jeu savant. On peut en dégager quelques sources de l'inspiration. Mais il faut conclure, avec le R. P. Jean Guillaume, que la méthode aboutit à un échec. Toute interprétation idéologique et sensorielle de la *Chanson d'Ève* est vaine. Le poème ne s'explique pas, pas plus que la poésie ne se définit.

La donnée poétique a sans doute son point de départ dans l'ingénuité congénitale de la créature, progressivement investie par un satan panthéiste, apte à mimer et à déformer les gestes divins.

Le tentation consisterait dans l'exploitation d'un dynamisme intérieur, la faute dans un assouvissement, à travers la nature, d'un orgueil sensoriel et intellectuel à la fois. Séduite par le mauvais ange, Ève s'abandonne à l'apologie du triomphe en elle des sens et de la beauté formelle. Grisée de sa propre ivresse, elle finit par s'endormir dans la mort. Le triomphe de Dieu s'identifierait à ce crépuscule édénique.

L'itinéraire n'est pas évident. Un certain effort est demandé pour le repérer dans le rythme jumelé de la couleur et du son. Que chercher au-delà ? Si ce n'est un admirable enchevêtrement de thèmes musicaux, écho à la fois du mystère de l'âme et de

l'enchantement du corps. Fête de la poésie pure, la *Chanson d'Ève* nous donne accès à la joie ineffable de l'amour.

Nous en aurons la révélation tout à l'heure quand M^{me} Madeleine Ozeray donnera sa voix à l'Ève de Charles Van Lerberghe. Mais nous n'oublierons pas que c'est l'âme du poète qui s'offre à nous dans son innocence première, dans son ambition démesurée, dans le transport dyonisiaque de sa danse devant le miroir du monde créé, dans le dur réveil qui suit la désillusion et qui ressemble, dit-il, à une « aube pâle dans un ciel triste ».

Il ne nous restera plus qu'à proclamer notre gratitude envers la mémoire d'un homme qui nous aura livré, au prix de son bonheur, à la suprématie miraculeuse de l'art sur la vie.

Discours de M. Henri Clouard.

Nous célébrons un anniversaire. Mais n'y en a-t-il qu'un ? J'en connais un petit à côté du grand. Le collègue de Gand où Charles Van Lerberghe fit ses études s'honorait, vous le savez, d'une « Académie » composée des meilleurs élèves. Or, il y a soixante-dix-huit ans, Charles Van Lerberghe, adolescent, ayant remporté le prix de poésie, fit la lecture de son poème couronné en séance solennelle. Eh bien ! c'était un 8 décembre.

Il y a de quoi être émus, et nous le sommes. Mais moi, je le suis par surcroît d'avoir été invité par l'Académie Royale de Belgique à parler devant elle. J'en éprouve autant de gêne timide que de fierté, car c'est un grand honneur que vous me faites, et d'autres Français — illustres ceux-là — l'auraient mérité mieux. Mais je crois comprendre à quoi je le dois. Quelques-uns d'entre vous savent, d'autres ont pu deviner que j'aime votre pays comme une personne parente et amie. Vous avez voulu pour messenger un ami. Je suis donc le messenger. Je ne parle pour ainsi dire pas en mon nom ; je ne fais qu'une chose : vous transmettre l'admiration que tous ceux qui s'intéressent encore en France à la poésie éprouvent pour un de vos grands poètes.

La poésie française contemporaine demeure fidèle dans ses assises à ce qu'il y eut de valable dans le Symbolisme. Discipliné, classicisé chez les uns, exalté et révolutionnaire chez les autres, le

Symbolisme reste la vie de notre lyrisme. Il forme donc un des liens d'amitié qui unissent Belgique et France. Car s'il est un pays où le Symbolisme se sent particulièrement chez lui, c'est bien le vôtre, n'est-ce pas ?

Le Symbolisme en poésie, c'est la montée du rêve dans la réalité. Pour lui, la vie est un songe. Le poète symboliste ne décrit plus la nature, ne raconte plus l'histoire ou la légende, il écoute et traduit les échos qui en retentissent en lui-même. Il reçoit et rend des reflets. De cette façon, la mobilité incessante de l'âme remplace celle de l'univers et de ses spectacles. Mais il faut donc que cette poésie, pour vivre, entretienne plus que toute autre des rapports étroits et constants avec le réel et le vrai. Elle y parvient par des signes, des correspondances, des symboles, tout un jeu de suggestions. En somme, tous les visages de la vie se retrouvent dans son miroir intérieur, aussi bien ceux de la vie de chaque jour que ceux de la légende et de la féerie. Et par là se glisse une sensualité intime et puissante.

Voilà un contraste très humain : rêve et sensualité. Rêve allant jusqu'à la mysticité, sensualité allant jusqu'à la possession du monde, jusqu'à l'étreinte d'autrui. C'est ce qui a permis la rencontre historique mais parfaitement naturelle entre le Symbolisme et la Belgique, entre la poésie symboliste et le caractère belge. Je veux oser dire que si votre poésie est une âme, c'est une âme sensuelle. En d'autres termes, votre poésie, sans cesser d'accéder au Symbolisme, s'est présentée à lui riche, substantielle, lourde de vie, au lieu de rester à s'amaigrir en compagnie de fantômes d'idées.

Un Verhaeren a accordé votre rêve avec la vie moderne la plus tumultueuse, avec les cités de fer, avec la marche des hommes au paroxysme. Un Rodenbach, tout à l'opposé, a fourni à vos nostalgies le corps des béguinages, des vieux beffrois, des quais dormants. Un Max Elskamp, pénétré de votre folklore mystique, l'a maintenu vivant avec les rues, les intérieurs, le pain quotidien, avec l'archaïsme anversois. Un Maeterlinck enfin nous fait souvenir que le mysticisme n'est pas forcément religieux, mais qu'il communique avec des réalités profondes et invisibles, secrètes et puissantes. Il pressent l'inconnu, il porte le poids de la fatalité, il exprime toute l'obsession d'une race. On

peut dire qu'au Symbolisme des 19^e et 20^e siècles les poètes belges ont véritablement donné leur terre natale, leur patrimoine, leur patrie. Et c'est grâce à des racines si profondes que leur grand arbre poétique s'est élevé à l'universel.

Entre tous vos poètes, Charles Van Lerberghe a été hanté par le rêve, le frisson qui le parcourt vient des rivages de la mer du Nord et du passé flamand. Mais en même temps, il est par excellence le poète de l'âme sensuelle, et si les réalités qui l'habitent sont le plus souvent légères et comme diaphanes, ce n'en sont pas moins les réalités passionnées de l'amour, du désir, du regret. Il trouvait les symbolistes français, de Mallarmé à Vielé-Griffin, trop quintessenciés. Il avouait pour maîtres Baudelaire, Wagner, le peintre Gustave Moreau, et ce sont des sensuels. Van Lerberghe visait, comme eux, à l'enivrement, il a été un enivré de la vie.

M. Henri Davignon a si justement parlé de son premier recueil lyrique, *Entrevisions*, et du monde mystérieux qui s'illumine de douces clartés et se voile d'ombres légères dans ces visions furtives, que ce serait manque de goût d'y revenir après lui. Pour la *Chanson d'Ève*, il y a tant à en dire qu'Henri Davignon m'a laissé une marge et j'en profiterai pour rechercher dans ce recueil célèbre les manifestations essentielles de la poésie symboliste. Car dans tout le Symbolisme moderne, il n'existe pas de recueil qui mérite davantage le qualificatif symboliste que la *Chanson d'Ève*. L'ouvrage se présente dès l'abord sous les aspects d'une étonnante trouvaille de construction qui lui confère un caractère unique. C'est un poème composé et qui raconte une histoire, l'histoire de la mère commune que la Bible attribue au genre humain. Or le poète a tenu compte de l'effroi que les modernes éprouvent devant les poèmes suivis et longs. Nous ne supportons plus *Jocelyn*. Il a donc imaginé une série de poèmes courts, tous orientés vers l'aventure d'Ève, mais tous autonomes, chacun ayant son corps, son âme, sa vie : des *lieder* merveilleusement évocateurs — un collier de perles. Mais spécifiquement symbolistes, ces *lieder*, en ce sens qu'ils ne s'accompagnent pas du moindre commentaire explicatif, qu'il ne se corrompent pas du moindre prosaïsme raisonneur : un collier de perles incomparablement pures. Quelle réussite ! Quel exemple ! Et quelle réussite également, quel exemple encore, la prosodie de la *Chanson d'Ève* !

qui ne s'alourdit jamais d'un paquet d'alexandrins mais ne se disloque jamais non plus en vers libres proprement dits, c'est-à-dire invertébrés. Elle scande. Tantôt elle rime, tantôt se contente d'assonances. Délicieuses assonances, glissement presque insensible des rythmes, variété infinie des mètres, oh ! que de suavité ! et pour la bouche et pour l'oreille... Il y a là une des raisons qui me font situer le poème de Van Lerberghe tout droit, tout fier, au centre du Symbolisme de langue française, et, ne puis-je m'empêcher de penser, pareil à la déesse Vénus sur sa grande coquille de mer.

Mais non, il s'agit d'Ève au cœur du paradis. Et n'est-il pas normal que le Symbolisme dispose d'un paradis ? Le Symbolisme est plus ou moins platonicien. Au séjour des idées, Van Lerberghe a substitué un séjour du rêve et de quelques grandes fleurs de la vie. L'air qu'on y respire est réellement paradisiaque. Gustave Charlier l'a bien vu : « des blancs très purs, des roses frêles, de tendres teintes azurées y ressortent sur un fond d'or comme dans les tableaux des primitifs ». Et nous le voyons comme lui. Ce paradis a son espace peuplé d'anges et de séraphins, mais invisibles, ils sont perdus dans la lumière...

On a remarqué que cet Éden manque du premier homme. Adam n'est pas là pour nommer les animaux sur l'ordre de Dieu. Van Lerberghe n'a pas donné à Ève de compagnon. Est-ce pour qu'elle soit tranquille ? Est-ce en prévision d'enfantelements ultra-modernes encore inimaginables ? Est-ce en hommage exceptionnel à la Femme ? Je crois à une fantaisie du rêve. Dans le rêve éveillé du poète, notre mère commune nous sourit seule du haut du temps, elle est notre mère penchée solitaire sur notre berceau aux heures du soir, elle est la poésie symboliste penchée sur tous les âges.

Ève, exquise créature ! extraordinaire fleur de symbole, puisqu'elle incarne, selon le vœu du poète, les sentiments généraux de l'humanité et même tout notre destin humain dans le cadre d'une mythologie vivante où les génies des Anciens s'accordent avec les anges chrétiens. Ève s'éveille joyeusement à la vie, elle a enchanté l'imagination du poète. Quand le poète préparait son poème, il prétendait vouloir un modèle vivant. Où le trouver ? En Italie ? Non, les chevelures y sont trop brunes. « Ève est

blonde, écrivait-il à son ami Mockel, et elle a des yeux bleus. » Il chercha. « Enfin, soupirait-il, j'espère trouver un petit Botticelli ». Sans doute aperçut-il un soir la jeune fille dans un jardin de Florence. Elle tendait ses cheveux aux étoiles, ses cheveux endiamantés par les lucioles, tandis qu'un paysage immense montrait au loin l'Arno baignant les palais... Un vrai poète, en effet, ne travaille pas dans l'irréel, il prend dans un même réseau le réel et l'irréel. Il part souvent de réalités précises. La jeune florentine qui inspira à Dante sa *Vita Nuova* est devenue la Béatrice céleste qui le reçoit dans les saintes demeures. Une jeune dentelière du Valois qui s'appelait Sylvie, l'amie agreste de Gérard de Nerval, est devenue son Aurélia. De la jeune fille contemplée parmi les lauriers roses, Van Lerberghe a fait son Ève éternelle. Cette sorte de sublimation se produit aux confins des grands symbolismes idéalisateurs. Elle pourrait servir de preuve poétique pour la réalité de l'âme.

Le bonheur essentiel d'Ève dans la *Chanson* est d'établir des communications avec tout ce qui est beau et bon dans le monde : fleurs, fruits, fontaines, aube, soir. Elle n'oublie pas la pluie, la belle pluie tiède d'été. Enfin elle règne sur l'étendue d'un bonheur simple, fondamental et sacré. C'est une utopiste, bien entendu, elle est par avance disciple de Rousseau. Ne lui en veuillons pas, elle a le droit de manquer d'expérience ! Et puis, comment résister à son inventeur ? La poésie de Van Lerberghe est heureuse avec Ève et comme Ève, poésie riante et émerveillée elle aussi, parce que dans cette poésie tout est direct, tout vit et respire, tout fait tourner son contour dans l'air, tout est concret, tout est événement et image.

S'agit-il, par exemple, d'évoquer la parole humaine ? Elle devient un oiseau qui s'envole, un effluve qui passe, une odeur, et c'est cependant bien la parole :

*O parole née
D'un souffle et d'un rêve
Et qui s'élève
De mes lèvres étonnées !
Moi, je t'écoute, un autre te voit,
D'autres te comprennent à peine ;*

*Mais tu embaumes mon haleine,
Tu es une rose dans ma voix.*

S'agit-il d'évoquer le désir ? Ève entend venir un jeune dieu, elle le salue, il lui dit : « Je suis l'Amour ». Alors elle lui fait une étonnante déclaration, telle qu'il n'y en a pas de plus belle, à ma connaissance, depuis celle de Psyché, qui figure dans une pièce de Molière, mais que nous devons à Corneille.

Pardonne-moi, dit l'Ève de Van Lerberghe à l'Amour,

*Pardonne moi, si je t'écoute
Sans t'entendre, et ne sais pas
Si c'est toi, mon amour, qui parles,
Ou mon cœur qui gémit tout bas.
Pardonne moi si je te touche
Dans le soleil ou si ma bouche
En souriant, sans le savoir,
T'atteint dans la fraîcheur du soir.
Pardonne moi si je crois être
Près de toi-même où tu n'es pas,
Si je te cherche, lorsque peut-être
C'est toi qui reposes dans mes bras.*

...Et ce sera la tentation. A vrai dire, la tentation se forme en Ève, le serpent n'y est pour rien ou à peu près, et il n'y a pas plus de Satan que d'Adam dans l'Éden de Van Lerberghe. Mais Ève a trop chanté, trop dansé, elle a pensé à trop d'autres mondes, et l'on a l'impression qu'ils se séparent tous à ses yeux et se fuient les uns les autres, comme on dit que font les galaxies dans le Cosmos. Et puis tout de même elle a mordu au fruit et elle s'est écriée :

*Mon âme, sois joyeuse!
Le monde est délivré de Dieu!*

Or, à partir de ce moment tout change. Ève s'attriste. Un secret avertissement l'atteint, et le poète remarque :

C'était le premier soir mortel.

Néanmoins il semble que cette tristesse ne dure pas. Et d'ailleurs pas de sanction, pas de douleur imposée. La Mort ? Soit ! Mais Ève lui dit :

*Viens, ô douce vague qui brilles
Dans les ténèbres.*

Et l'ange de la mort lui paraît aussi doux que beau. C'est le moment de nous rappeler une page de son « Journal » où la mort ressemble à l'oubli, au calme, au silence,

Cela est bien remarquable — je veux dire simplement qu'il faut le remarquer. Autre chose d'aussi remarquable, d'aussi digne de remarque, c'est de constater à quel point Ève, dans sa courte période de tristesse, est devenue l'amie du destin humain sur cette terre. Rencontrant les lentes ombres qui se promènent — c'était les âmes — elle leur a demandé « Êtes-vous heureuses ? »

*Pas une d'elles qui réponde,
Elles ne comprennent pas.*

Interroger son ange aurait été aussi vain. Ève était vraiment seule. Elle pleura.

Au reste, on finit par se demander si véritablement elle a commis la faute. L'arbre du bien et du mal, comment le poète l'appelle-t-il ?

L'arbre miraculeux de lumière et de vie.

Et cet arbre paraît surtout résumer la beauté du monde. Observons pourtant que Dieu avait averti Ève :

*Laisse le fruit aux branches,
N'approfondis pas le bonheur...*

Pourquoi ne pas le reconnaître ? Il y a eu aux pages de cette « Faute » et de ce « Crépuscule », le premier crépuscule du monde, quelque flottement dans la pensée rêveuse de Van Lerberghe. Peut-être, après tout, Ève est-elle tout simplement ici notre premier poète et son mythe le mythe de la poésie préexistante à tout, âme de tout.

Mais, au fait, que devient-elle, Ève, au terme de la *Chanson* ? Eh bien, elle se dissout... En se réveillant en même temps qu'elle d'un rêve de pur bonheur, le rêve que les enfants apportent au monde et que la vie détruit, le poète l'abandonne et nous abandonne tous. Nous retombons dans la condition humaine. L'éminente créature va recommencer de mêler son âme obscure au monde, aux frissons des choses, à tous les battements d'ailes, à tous les souffles sur les eaux, à l'universelle et vaine rumeur.

On voit que si Van Lerberghe retrouve au sommet de sa rêverie les grands thèmes humains comme les ont retrouvés Maeterlinck et tous les symbolistes de marque, il ne les retrempe pas dans la foi religieuse, il les laisse à leur nudité païenne. Il ne se tient pas du côté de Verlaine, de Villiers de l'Isle-Adam, de Germain Nouveau, de Claudel. Il se tient du côté de Mallarmé et de Valéry. Du moins dans son œuvre. Dans la vie, il disait très joliment : « Dieu sait bien que je l'aime », mais tout aussitôt après avoir dit : « J'adore Dieu dans la bonté, dans la vérité, dans la beauté ». Or adorer Dieu ainsi, n'est-ce pas lui enlever panthéistiquement beaucoup de son existence ?

Mais ce sont là propos de poète. Van Lerberghe n'est absolument que poète à nos yeux. Et précisément pour cela il y a encore un mot à dire à ce sujet. Car on ne peut pas oublier que les raffinements d'un certain christianisme pour sensibilités fausement primitives, les élans d'une religiosité mêlée de préraphaélisme, toutes sortes d'aspirations idéalistes ont eu leur part dans le Symbolisme. Comment ces éléments n'auraient-ils pas entretenu autour de lui une nébuleuse d'interrogations presque pieuse devant l'inconnu, devant l'inconnaissable ? Une nébuleuse dont il est impossible que l'imagination d'un poète ne soit pas pénétrée, du moment que ce poète est symboliste, c'est-à-dire porté à grandir le rôle de l'âme entre l'esprit et le cœur. C'est pourquoi Van Lerberghe, quelle que fût sa croyance ou sa non-croyance et sans prendre parti entre la présence et l'absence de Dieu, a tout de même fait tourner son poème d'origine biblique, sa création de mythologie lyrique, malgré tout, dans un firmament rempli de ce qu'un Renan appelle *le divin*.

Vous voyez décidément que nous avons à honorer le poète qui a pensé, senti, vécu, rêvé poésie ; nous avons à exalter le

grand poète qui a composé, élevé, construit un poème que les architectes compareront à un manoir enchanté, les musiciens à une symphonie très achevée. Il importe de conclure en affirmant que Charles Van Lerberghe n'occupe pas, dans l'histoire non seulement du Symbolisme mais de la poésie, la place à laquelle il a droit. On le nomme plus qu'on ne le cite, on le respecte, on le loue plus qu'on ne vit en sa compagnie. En ce sens, c'est un méconnu génial.

Notre devoir à tous, Mesdames et Messieurs, est de faire de ce méconnu génial un génie illustre et vénéré. Car du peuple de monuments qui dominant la grande cité de la poésie, l'œuvre de Charles van Lerberghe n'est certes pas la tour ou le clocher qui brille le moins haut dans les airs.

* * *

Après ce discours, M^{me} Madeleine Ozeray a récité des extraits de la Chanson d'Ève.

Un oncle de Colette

Eugène Landoy

Journaliste franco-belge

pour Monsieur Maurice Goudekot.

Colette se connaissait des parents en Belgique et, dans un article publié par *Paris-Soir* le 13 octobre 1938, elle évoque ces frères, belles-sœurs, cousins de sa mère, fils des Français qui optèrent, vers 1850, pour la nationalité belge, sa mère exceptée.

En fait, Eugène Landoy, frère de Sido, s'était fixé en Belgique longtemps avant la Révolution de 1848 et sans qu'on puisse croire que ses opinions politiques aient déterminé son choix.

Né à Charleville, le 17 octobre 1816, de Henry Landoy et de Sophie-Céleste Chatenay, il se rendit très tôt à Paris où il entra dans une fabrique de perles (1). Mais « la presse le fascina bientôt » et, ayant fait ses premières armes de journaliste dans les salles de rédaction parisienne, il y prit un certain brillant littéraire qui rapidement lui conquerra une belle réputation en Belgique et en France, au point que Villemessant, le directeur du *Figaro*, l'appellera plus tard « notre confrère parisien ».

On ne sait à quelle date Landoy passa la frontière. Si l'on en croit la Préface de son *Salon de 1842*, il habitait alors depuis sept ans le quartier des Marolles (2). En tout cas, nous le trouvons éditeur à Bruxelles dès 1840. Il s'était établi 67, Longue-rue-Neuve et cette année-là son nom apparut sur le *Guide de Bel-*

(1) A l'exception de l'acte de naissance, dont nous avons pu nous procurer un extrait à Charleville, les précisions biographiques sur Landoy sont extraites de l'article nécrologique que lui consacra Adolphe LEBÈGUE dans *L'Office de Publicité* du 23 mars 1890.

(2) Préface de la 1^{re} livraison, p. VI.

gique de M.-J. Duplessy (1). Cet ouvrage était promis à une longue fortune : en 1840 encore, on confectionne d'autres couvertures qui, selon les meilleures traditions de la librairie au siècle dernier, accordent déjà à ce *Guide* les honneurs d'une « nouvelle édition » (2). Le deuxième plat de la couverture avertit les usagers qu'Eugène Landoy « procure aux voyageurs tous les ouvrages publiés en Belgique à 33 et 50 % au-dessous du prix de Paris ». Cette allusion aux contrefaçons prouve que la fabrication des perles avait laissé à cet éditeur-libraire de bons principes. En 1841, enrichi d'illustrations, le *Guide* est réimprimé dans le format in-18. Il grossira en 1843, et surtout en 1845 et 1846 (3), quand Landoy aura joint son nom à celui de Duplessy, et confié à Muquardt le soin de diffuser l'ouvrage. Landoy continuait toutefois son métier d'éditeur : en 1845, établi 4 bis, Treurenberg, il publie l'*Exposition de 1845* de Victor Joly, la *Médecine des Familles* et l'*Annuaire de la santé* de Raspail, le *Médecin de soi-même*, d'après la méthode de Raspail, par les docteurs Dubois et Joubert, des *Omniana*, recueil de bons mots (propriété de l'éditeur), une histoire et description de la *Mazurka*, et un autre ouvrage de Joly : *Des Jésuites et de quelques engouements littéraires à propos du Juif errant d'Eugène Sue* (4).

(1) *Le Guide indispensable du voyageur sur les chemins de fer de la Belgique, ouvrage rédigé sur des documents authentiques, contenant pour chaque route, avec l'indication des prix, les heures de départ etc., la description de tous les lieux qui se trouvent sur la ligne des chemins de fer et accompagné d'une carte de la Belgique et des plans des principales villes.* In-16 de 264 p. Prix : 1,50 franc.

(2) Vendue 2 francs. D'après WARZÉE (*Essai historique et critique sur les journaux belges*, Gand et Bruxelles, 1845, p. 115, n° 140), Landoy a aussi publié le *Moniteur des chemins de fer, journal des touristes et des flâneurs*, dont quelques numéros ont paru en août 1840.

(3) Le livre vaut alors 5 francs. La quinzième édition porte la date de 1846-1847.

(4) C'est sur la couverture du premier ouvrage cité de Joly (*Exposition de 1845*) que nous cueillons ces titres. La page de titre de l'*Exposition de 1845* porte d'ailleurs cette indication d'éditeur : « Bruxelles, Librairie des Voyageurs, Montagne de la Cour, E. Landois [sic] ». L'orthographe Landois pour Landoy se rencontre en d'autres cas : ainsi dans les *Études et Voyages* de Fernand Lagarrigue (Paris, Sartorius, 1860) qui, à propos des grottes de Han, cite « un spirituel touriste belge [...], M. Landois », auteur d'un article de *L'Illustration* (octobre 1851), analysé plus loin.

Ce stage dans l'édition, qui dut se poursuivre jusqu'en 1847 ⁽¹⁾, n'avait pas empêché Landoy de mener de pair sa carrière de journaliste et celle de chroniqueur. En 1840 ou 1841, il rédige la notice « Luguët » dans la *Galerie des Artistes dramatiques des Théâtres Royaux de Bruxelles* ⁽²⁾. En 1842, il publie sous le pseudonyme « Une guêpe exilée », — hommage à la gloire que connaît alors Alphonse Karr —, un petit livre sur le *Salon de 1842* de Bruxelles ⁽³⁾. Cette « Revue complète et analyse critique de tous les tableaux » est, en effet, une imitation un peu lourde et forcée de la verve attique qui fait encore le mérite des *Guêpes*. Trois ans après, poursuivant sa carrière de critique d'art, « l'auteur d'une Guêpe exilée », ainsi qu'il se nommait, donnait sous sa propre firme un *Salon de 1845* ⁽⁴⁾, dont nous citerons deux extraits pour exemples. Voici du meilleur :

43. *La jeune fille donnant à manger à son perroquet* par M. J. Boulanger, de Gand, a le mérite, très grand à nos yeux, de représenter un intérieur comme on en voit tous les jours et un personnage habillé comme tout le monde, fort simplement, et dans une attitude vraie et naturelle. Nous sommes las des intérieurs du XVII^e siècle, reproduits à satiété par tous les peintres de genre, qui trouvent plus commode de piller Gérard-Dow, Terburg et Mieris que d'inventer quelque chose de neuf et d'étudier nos mœurs et notre vie intérieure. Nous remercions sincèrement M. Boulanger et nous lui pardonnons de grand cœur sa

⁽¹⁾ Selon une notice sur Landoy, dans une biographie des imprimeurs, libraires, etc... qui se sont fait connaître à divers titres, publiée par le *Bulletin du Bibliophile belge* en 1848, t. XIV (2^e série, t. V), p. 371.

⁽²⁾ Bruxelles, Th. RANDON, s.d. (1840-1841) ; album illustré.

⁽³⁾ Bruxelles, chez l'éditeur, rue des Minimes, 75, 1842, 2 livraisons de 61 et 122 pages in-16 D'après la notice du *Bulletin du Bibliophile belge*, citée précédemment, ce *Salon*, comme les autres ouvrages similaires de Landoy, aurait d'abord paru sous la forme d'articles.

⁽⁴⁾ *Le Salon de 1845, Analyse critique de l'exposition des Beaux-Arts par l'auteur d'une Guêpe exilée*. Bruxelles, publié par l'auteur, 1845. Pet. in-16 de 146 pages. La page de titre porte cette mention : Bruxelles, Librairie des Voyageurs, Montagne-de-la-Cour, 94. Ce *Salon* concerne, bien entendu, l'Exposition de Bruxelles.

44. *Vieille femme préparant son café*, qui s'occupe trop du public et pas assez de ce qu'elle fait ⁽¹⁾.

Et du moins bon, où se montre trop l'esprit d'Alphonse Karr :

846. *Une renarde avec ses petits ayant pris un lièvre*. La parole de l'Évangile ne se vérifiera pas pour M. Wittenbach, l'ordre alphabétique l'a placé le dernier au catalogue, et son tableau n'est pas de nature à le ranger parmi les premiers du salon ⁽²⁾.

L'admiration de Landoy va surtout à Wiertz, à Gallait, à Leys, à Calame (de Genève) de qui les *Ruines des Temples de Poestum* sont « un chef-d'œuvre digne de figurer à côté des plus belles toiles de Poussin, de Claude Lorrain et des plus grands artistes de l'ancienne école de paysage » ⁽³⁾. Assurément, rien dans ce *Salon de 1845* ne permet d'évoquer une autre brochure publiée à la même date et consacrée à l'exposition de Paris, où le jeune Baudelaire-Dufays témoignait de qualités déjà divinatoires.

A cette époque, ou un peu avant, Landoy était aussi attaché au journal *L'Émancipation* dont il devint, en 1851, le principal rédacteur ⁽⁴⁾. Ayant la tâche ingrate du compte rendu des travaux de la Chambre, « il fut un des plus heureux créateurs d'une joyeuse galerie parlementaire où défilèrent tous les honorables de l'époque, qui étaient les premiers à rire des traits qu'on leur décochait » ⁽⁵⁾.

En 1848, Landoy qui était animé de cet esprit un peu creux, de cet humanitarisme aussi généreux qu'utopique et de cette naïve croyance au progrès — moral et matériel — qu'allait bientôt désigner l'adjectif « quarante-huitard », salua l'avènement de la deuxième République dans un volume de 132 pages : *His-*

⁽¹⁾ *Le Salon de 1845*, p. 13.

⁽²⁾ *Ibid.*, p. 127.

⁽³⁾ *Ibid.*, p. 17.

⁽⁴⁾ Notice sur Landoy (*Bulletin du Bibliophile belge*).

⁽⁵⁾ LEBÈGUE, art. cité. Selon Valère Gille (*Discours pour la réception de Colette à l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises, Bulletin de l'Académie*, t. XV, n° 2, avril 1936, p. 57), Eug. Landoy aurait aussi été l'un des fondateurs de *L'Écho du Parlement*.

toire de la Révolution française de 1848 (1). Quelques lignes de l'introduction donneront le ton de cet ouvrage bâti à coups de citat ons extraites des journaux et des débats de l'Assemblée :

« Cette révolution, si terrible et si prompte, [...] doit sembler un fait inexplicable, aux gens qui, la jugeant isolément, n'y voient qu'un hasard fatal, ayant pour cause une protestation parlementaire contre les abus du pouvoir.

» C'est là une erreur qu'il importe de détruire. Il n'y a pas de hasard dans ces grandes choses : il y a DIEU ! [...]

» Étrange aberration que celle de croire que l'humanité tourne incessamment dans le même cercle, qu'elle repasse au même point à de périodiques intervalles, accomplissant ainsi une rotation fatale dans une orbite inflexible, sans approcher jamais de cet avenir de félicité divine que notre âme nous révèle et auquel la pauvre humanité serait condamnée à aspirer éternellement et sans espoir !

» Grâces vous soient rendues, ô mon Dieu ! car il n'en est pas ainsi ; car chaque pas de l'humanité est une conquête morale ; car, ce que le vulgaire ignorant ou impie appelle un cercle de douleurs, n'est qu'une spirale immense dont vous êtes le centre radieux vers lequel chaque siècle écoulé rapproche les peuples unis dans une communion sublime d'adoration et d'amour (2) ! »

C'est Lamartine, bien entendu, qui est « l'homme de la Providence », Lamartine, « le prédestiné, l'interprète et le guide de cette révolution si poétique, si grande et si chrétienne » : « A la révolution de février, Dieu a donné M. de Lamartine (3) ».

La réputation de Landoy déborde, à cette époque, les frontières de la Belgique. De 1850 à 1853, il va publier six articles dans *L'Illustration*. Le premier (4) relate les « Fêtes de l'Agriculture et des Arts, à Bruges », qui viennent de manifester la renaissance de l'économie flamande, provoquée — à ce qu'il croit — par le renversement, en 1847, du cabinet catholique et l'avènement du ministère libéral. Bruges n'est plus cette « ruine superbe,

(1) Bruxelles, chez tous les libraires ; la 2^e éd. a paru, cette même année, à la Librairie encyclopédique de Périchon.

(2) *Histoire de la Révolution française de 1848*, p. 2-3.

(3) *Ibid.*, p. 113.

(4) *L'Illustration*, 1850, II, n^o des 18-25 octobre, p. 247-250.

triste, pleine d'une indicible poésie », où l'on « vient se reposer et mourir dans la paix et l'obscurité » : « Comme la belle au bois dormant, Bruges, qu'on croyait morte, n'était qu'endormie ». Mais, comme la belle en question, ce n'était qu'un rêve qui l'avait traversée, et elle attendra longtemps encore son prince charmant.

L'Histoire de 22 francs 50 centimes pour faire suite à l'Histoire des voyages (fragment du journal d'un bohème littéraire) (1) est la narration humoristique d'une expédition à fonds perdus, qui nous vaut d'amusants croquis de l'abbaye de Villers, du château d'Ardenne, des grottes de Han et de Marchiennes. Suite à *l'Histoire des voyages*, certes, mais surtout « Histoire », telle que l'entendra Stahl, le futur auteur de *l'Histoire d'un homme enrhumé*, qui bientôt se réfugiera en Belgique.

Un pèlerinage à Waterloo (2) nous offre, avant une hallucination à la Detaille et une description cavalière du champ de bataille, quelques confidences des sentiments amers que le souvenir de cet affrontement éveille dans l'esprit de Landoy :

« Pourtant je ne connais pas le sentiment qu'on appelle patriotisme. Arraché de bonne heure au pays natal, ma jeunesse aventureuse a vu bien des rivages ; et lorsque je cherche à me recueillir, je ne trouve pas en moi ces souvenirs délicieux et chers où se confondent les lieux et les affections ».

Et voici, dans *L'Illustration* encore, quelques lignes sur l'« Arrivée de la reine Victoria à Anvers », une visite de la poudrerie de Wetteren, près de Gand, un éloge de « La Société du commerce à Bruxelles » et une analyse des « Vases en grès-cérame de la collection de M. Dero-Becker fils, de Bruxelles », céramiques flamandes, hollandaises et allemandes du XV^e au XVII^e siècle (3).

Le 15 octobre 1851, c'est le sacre de Landoy : celui-ci accède au grand journalisme en publiant dans la *Revue des Deux Mondes*, à laquelle ce sera son unique contribution (4), un article sur « Les

(1) *L'Illustration*, 1851, I, n° des 24-31 janvier, p. 54-58.

(2) *L'Illustration*, 1852, I, n° du 19 juin, p. 407-410.

(3) *L'Illustration*, respectivement 1852, II, 21 août, p. 129 ; 9 octobre, p. 235-236 ; 25 décembre, p. 409-410 ; 1853, I, 1^{er} janvier, p. 13-14. — Enfin Landoy a également collaboré à *L'Illustration* en 1858 ; voir plus loin.

(4) Toutefois, selon l'auteur de la notice du *Bulletin du Bibliophile belge*, Landoy serait aussi l'auteur du chapitre anonyme consacré à la Belgique dans *l'Annuaire des Deux Mondes* (Paris, 1^{er} septembre 1851, p. 251-293), publié par

Arts en Belgique et l'Exposition de Bruxelles », assez sévère pour les peintres belges qui n'ont pas su conquérir leur indépendance. Sont exceptés de ce jugement Gallait, premier peintre d'histoire, Leys, premier peintre de genre, et les frères Stevens, « en voie de devenir des maîtres ». Les autres ne sont plus que de bons artisans :

« L'un a la spécialité des cuisines et des légumes, l'autre le monopole des marchandes de poisson ; celui-ci et celui-là les intérieurs de cabaret. Il en est un qui a imaginé le tableau à double effet, où la lumière artificielle et la clarté de la lune contrastent et plaisent à l'œil [c'est van Schendel], et depuis vingt ans il peint des marchés de ville éclairés ainsi ⁽¹⁾ ».

A une époque que nous n'avons pas déterminée, mais qui doit appartenir au début des années cinquante, Landoy entra au *Journal de Gand*, dont il fut pendant de longues années le collaborateur assidu. Attentivement dépouillé, à titre d'exemple, le second semestre de 1862 de la feuille libérale compte dix-sept articles signés de son nom, de ses initiales ou du pseudonyme qu'il devait rendre célèbre : Bertram ⁽²⁾. Le pseudonyme est réservé aux chroniques théâtrales assez nombreuses (une douzaine), alors que le nom suit les comptes rendus du Salon, ceux des séances du congrès de l'Association internationale pour le Progrès des Sciences sociales, réuni à Bruxelles, et du Congrès d'ophtalmologie de Paris, — ou encore du banquet offert à Victor Hugo pour la publication des *Misérables* ⁽³⁾. Voici la silhouette du poète, telle que Landoy l'a tracée le 17 septembre 1862 :

« Il est de taille moyenne, plutôt petit que grand, ses cheveux blancs sont taillés en brosse, il porte toute la barbe et la porte

la *Revue*. De fait le passage sur la peinture se rapproche de l'article qui paraîtra le 15 octobre.

(1) *RDM*, 1851, IV, p. 365.

(2) Sous le pseudonyme de Marc Lebreuil, Landoy a également collaboré à l'*Uylenspiegel* où, le 15 mars 1857, il publie « Causerie d'une jeune veuve. Esquisse bruxelloise d'après nature » : c'est une historiette assez amusante qui dépeint l'insensibilité d'une femme dont le mari vient de mourir. Mais cette esquisse est moins bruxelloise que ne le sont les récits de Courouble et de Garnir.

(3) Gustave Frédéric mentionne la présence de Landoy à cette festivité dans son *Souvenir du banquet offert à Victor Hugo par MM. A. Lacroix, Verboeckhoven et C^{ie}* (Bruxelles, chez les éditeurs susnommés, 16 septembre 1862, p. 8-9).

courte, et les brises de la mer ont un peu halé son teint, qui est coloré et s'anime, comme son regard perçant et vif, lorsqu'il parle ; ce qu'il fait avec éloquence. L'entendre, c'est le lire. Il a le tour splendide, la parole aisée, l'expression d'une justesse admirable, et tous les tons divers qui font l'orateur ».

C'est au *Journal de Gand* et vers 1858 que le père d'Adolphe Lebègue, qui se préparait à fonder *L'Office de publicité*, remarqua Eugène Landoy. Et pendant trente-deux ans, chaque dimanche, la chronique bruxelloise de Bertram fut impatiemment attendue par de nombreux lecteurs. Ce qui n'empêchait pas ce journaliste « un des membres les plus laborieux et les plus distingués de la presse militante » — comme le qualifiait en 1858 le *Bulletin du Bibliophile belge* — de continuer à publier livres et brochures.

Il semble bien que sa secrète ambition eût été de passer à la postérité plus comme critique d'art que comme journaliste : en 1857, il donne un Salon ⁽¹⁾ ; en 1858, il rend brièvement compte dans *L'Illustration* d'un autre Salon bruxellois ⁽²⁾ ; et, en 1859, il fait tirer à 50 exemplaires sous le titre de *Lettres d'un Courtraisien* une revue critique de l'exposition des beaux-arts de Courtrai ⁽³⁾.

En 1863, il prend parti dans la question des cimetières qui oppose violemment catholiques et libres-penseurs ⁽⁴⁾. A propos des affaires Ray et de Gobard, qui passionnèrent un moment l'opinion publique, Landoy attaqua le clergé catholique, l'accusant de s'être, « par un empiètement hardi sur les institutions communales », rendu maître du droit de faire des concessions de terrains. Landoy n'admettait pas que la fabrique d'église catholique pût être propriétaire d'un cimetière protestant ni qu'elle intervînt à ce titre auprès d'autres communions, chrétiennes ou israélites. Conflits que nous n'aurions pas évoqués si, vers la même époque, Baudelaire n'avait fait quelques allusions rageuses

⁽¹⁾ *Le Salon. Exposition triennale de Bruxelles* (1857). Bruxelles, chez l'auteur. In-8° de 114 pages.

⁽²⁾ *L'Illustration*, 1858, II, p. 333-334. Landoy a particulièrement admiré deux tableaux de Picou : *Le Furet* et *La Main chaude*. Reproduites dans la revue, ces œuvres n'apparaissent que comme de médiocres pastiches.

⁽³⁾ Bruxelles, L. Lemoine. In-8° de 60 pages.

⁽⁴⁾ Gand, Vandeweghe, 1863.

à la question des cimetières (1). Eut-il connaissance de la brochure de Landoy ? Rien ne permet de l'affirmer.

En 1867, Landoy accompagne en Angleterre les gardes civiques belges et, dans une série de vingt-quatre chroniques, envoyées tantôt au *Journal de Gand*, tantôt à *L'Office de publicité*, il conte, du 12 au 21 juillet, l'accueil enthousiaste fait par les Anglais aux tireurs belges, bien que ceux-ci ne se soient pas conduits avec toute la gravité requise en si solennelle circonstance (2). Le ton de ces chroniques est alerte et humoristique. Mais Landoy avait deviné leur sort : « c'est une œuvre d'actualité. Demain, on n'en parlera plus, et on fera bien ». Cette humilité non feinte, cette simplicité de ton et d'intention ne sont peut-être pas d'un écrivain ; mais elles appartiennent à un homme qui savait que la vie mérite d'être vécue. Aussi bien sa bonne humeur, sa verve, sa bonté restent-elles traditionnellement célèbres dans sa famille.

En 1875, ses confrères célébrèrent fort amicalement son jubilé. Il ne se connaissait, en effet, que des amis (au moins parmi les libéraux). Camille Lemonnier lui avait dédié en 1857 *Un pauvre homme* qui parut dans l'*Uylenspiegel* du 10 mai au 28 juin, et Louis Hymans déclarera : « Eugène Landoy est un maître dans l'art difficile de la chronique » (3). Antoine Clesse, dans une chanson inspirée par des sentiments plus honorables que leur expression, le montrait « bon père et bon époux (4) ».

*Il faut le voir dans son charmant ménage,
Comme il chérit sa femme et ses enfants !*

Bon frère aussi, car il avait élevé sa jeune sœur, Sido, que le Sauvage était venu lui « ravir » vers 1853 (5).

(1) *Pauvre Belgique*, éd. CRÉPET et PICHOS, p. 103 s.

(2) Ces articles ont été réunis la même année en un volume in-8° de 264 pages : *Chroniques contemporaines. Les Belges à Londres*, par BERTRAM. On en rencontre des exemplaires qui portent la marque de *L'Office de publicité*, d'autres, celle du *Journal de Gand*, d'autres enfin qui portent les deux mentions.

(3) *Notes et Souvenirs*, 2^e éd., Bruxelles, Lebègue, 1877, p. 66.

(4) Il avait épousé Caroline Cuvelier de Trye, fille d'un auteur dramatique parisien (Valère GILLE, *op. cit.*, p. 57).

(5) *La Maison de Claudine* dans les *Œuvres complètes de Colette*, t. VII, p. 15-16 et 64.

Quant il mourut, en mars 1890, nombreux furent les regrets exprimés sur sa tombe (1). *L'Office de publicité* parut, le dimanche 23, sa première page encadrée d'un filet de deuil. Et il publiait, avec un article d'Adolphe Lebègue, le fils du fondateur, les discours prononcés par l'avocat Joris « au nom des crèches », dont Landoy avait été un inlassable bienfaiteur, — par Lebègue lui-même au nom du Journal, — et par Victor Halleux, au nom de l'Association de la Presse belge :

« Adieu, Landoy, doux philosophe ! Ta tâche laborieuse a été bien remplie. Repose dans la mort. Adieu ! »

* * *

Vers 1863, Eugène Landoy, qui était devenu rédacteur en chef du *Journal de Gand*, s'était fixé à Gand même, où G. van Severen a relevé ses domiciles successifs (2). Il eut trois fils : Eugène, deuxième du prénom, né en 1857 à Schaerbeek, qui mourut rédacteur en chef du *Matin* d'Anvers, en 1909, et dont les deux fils, Eugène III dit Guéno et Georges, furent eux aussi attachés au *Matin* ; Raphaël (3) qui succéda à son frère comme rédacteur en chef du même journal (M^{me} Jenny Landoy est sa fille) ; enfin Jules, dont le bon sang ne sut mentir et qui eut un fils, Roger, lequel fut un moment attaché à *L'Éventail*, le journal théâtral et mondain de Bruxelles, où il rendit compte des conférences faites par Colette au Théâtre du Parc ().

(1) Il fut enterré au cimetière de Saint-Josse-ten-Noode.

(2) « Quand ' Sido ' habitait Gand », *La Flandre libérale* (Gand), 14 août 1954.

(3) Sur les quatre Landoy du *Matin*, tous remarquables par leur verve endiablée, on consultera avec profit les excellentes notices de M. Willy KONINCKX dans l'important *Numéro spécial du Cinquantième anniversaire* (1894-1944) publié en 1946, p. 7-8 et 11. — Deux œuvres signées d'Eugène Landoy et publiées la même année (1892) à Bruxelles, chez Lacomblez, nous semblent devoir être rapportées à Eugène II : *Le livret de Maître Martin* (opéra de Jan Blockx) d'après, HOFFMANN et un recueil de vers, *Évocations*, où se marque, dans un long poème, une admiration délirante pour V. Hugo. On y trouve aussi avec une similitude de titre (*Les Bohémiens*) des échos de Baudelaire et une allusion piquante (p. 173) aux *Serres chaudes* de Maeterlinck.

(4) *La Revue hebdomadaire* du 22 juin 1929, en commençant la publication de *Sido ou les points cardinaux*, publiait une photographie communiquée par Colette et représentant celle-ci au milieu de la famille Landoy, vers 1882. Voici,

C'est à Eugène Landoy père que nous devons sans doute un récit pour enfants : *Histoire d'un petit tailleur et d'une machine à coudre*, publié en 1880 dans un joli cartonnage d'éditeur (1). A propos d'une visite à l'exposition de 1867, l'auteur raconte l'histoire d'un Américain qui a perfectionné la machine à coudre et est devenu millionnaire. Eugène I^{er} aurait-il écrit ce récit pour son fils à la suite d'une visite en famille à l'exposition ? Ou Eugène II l'aurait-il rédigé d'après ses souvenirs d'enfant ?

Colette n'ignorait pas ses ascendances belges, puisque dans la *Maison de Claudine* elle a évoqué Sido et les frères de Sido (2). Mais ce n'est que dans ses dernières années qu'elle fit, épistolièrement, la re-connaissance de sa famille flamande (de langue française) : « Étrange famille, que je me découvre à 80 ans ! » écrivit-elle à une aimable personne alliée aux Landoy, qui lui traçait la généalogie de ceux-ci (3). Elle se rappelait la silhouette de son oncle Eugène : « Le frère de ma mère, Bertram, était fort beau, imposant, chevelu de blanc ». Et, le 22 avril 1953, M^{me} Paule Groenen Landoy, fille d'Eugène II, se révélait d'Anvers à Colette.

Si, comme l'a souligné M. Maurice Goudekot, fidèle interprète de la pensée de Colette, jamais écrivain n'a eu moins qu'elle la vocation d'écrire (4), à la simple esquisse qui précède et aux quelques notes qui concernent la famille Landoy, on admettra pourtant que, de longue date, le terrain était prêt où germerait le talent de l'un de nos plus grands écrivains.

ALBERT KIES et CLAUDE PICHOS.

croyons-nous, les personnes qu'on peut reconnaître et dont la légende ne précise pas les prénoms : de gauche à droite, au deuxième rang, Raphaël (2^e), Bertram (3^e), Eugène (4^e), Jules (6^e) ; et au premier rang, M^{me} Eugène Landoy (1^{re}), la tante Clémentine (2^e), Sido (3^e) et le capitaine Colette (4^e). Colette est assise devant son père et sa mère.

(1) Bruxelles, Office de Publicité, 1880, 107 p. in-16.

(2) « Sido » (Adèle Eugénie Sidonie Landoy, fille de Henry Marie Landoy et de Sophie Céleste Chatenay), la sœur cadette de « Bertram », est née à Paris le 12 août 1835 (acte de naissance reconstitué, le 14 avril 1877, aux Archives de la Seine).

(3) Nous avons tiré profit de ces renseignements pour les lignes précédentes.

(4) *Près de Colette*, Flammarion, p. 20.

Rapports

Prix académiques 1956. (1)

L'Académie a chaque année plusieurs prix littéraires à décerner. Leur nombre varie à raison de la différence de leur périodicité. Pour l'année prochaine ce nombre s'élèvera jusqu'à huit. Parmi ces prix, il en est de nouveaux, certaines âmes généreuses ayant entendu, aux termes de leurs dispositions testamentaires, donner une dernière pensée — et un capital — à nos lettres nationales. En vue de l'attribution de ces prix, l'Académie constitue en son sein un nombre correspondant de jurys. A l'opposé des habitudes littéraires de nos amis français, ces jurys ne déjeunent pas avant de fixer leur choix, ce qui leur laisse toute leur lucidité. Ils ne s'en trouvent pas moins devant une tâche souvent ingrate. En effet, si la production littéraire, quoi que d'aucuns pensent, se présente comme relativement abondante en Belgique, il faut reconnaître qu'elle pêche, en général, par une insuffisance qui se marque principalement dans le style. Écrire demeure un des métiers les plus difficiles qui soit. Sentiment que doit éprouver tout véritable écrivain, chaque fois qu'il s'approche de sa table de travail.

Pour cette année 1956, l'Académie a eu à décerner quatre de ses prix : le Prix Vaxelaire, le Prix Félix Denayer, le Prix Polak et le Prix Vossaert.

PRIX VAXELAIRE.

Le Prix Vaxelaire donne chaque année l'occasion à l'Académie de souligner l'intérêt de notre École de dramaturges — car il y a véritablement, depuis une quinzaine d'années, un théâtre belge au meilleur sens du mot. C'est à la pièce de M. Paul Willems, *Off et la lune*, qu'a été décerné le prix Vaxelaire pour la meilleure pièce jouée sur une scène belge au cours de l'année 1955. Le jury ne s'est pas dissimulé certains défauts de cette pièce — quelle œuvre, d'ailleurs,

(1) Rapport présenté par M. Luc Hommel, Secrétaire perpétuel, à la séance publique de l'Académie du 8 décembre 1956.

n'en compte pas ? — mais en même temps il a considéré que ces défauts étaient largement couverts par tout ce qu'elle recélait d'original. Originalité qui tient, pourrait-on dire de façon quelque peu paradoxale, dans la banalité voulue du sujet : cette femme de camionneur — la pièce se passe devant une pompe à essence — qui tombe amoureuse d'un quelconque séducteur, mais qui finalement reste à son foyer parce qu'elle attend un enfant d'un mari qui lui est devenu indifférent. Cependant, la pièce n'est pas et ne veut pas être seulement réaliste. Nous retrouvons ici cette sorte de fantaisie poétique dont sont faites les pièces précédentes de M. Paul Willems. Elle s'incarne, en l'occurrence, dans un chien-poète appelé « Off » qui est sans conteste une savoureuse création théâtrale et dont le rôle est de garder aux spectateurs, en dépit des personnages humains de la pièce, leur foi dans la vie, la nature, l'amour, l'infini. On a pu dire du monde que crée M. Paul Willems, qu'il était celui d'un Maeterlinck qui aurait fréquenté Musset. Mais cet amour de la féerie, ce goût de la farce, cette sorcellerie familière révèlent surtout l'appartenance de l'écrivain au pays de Breughel et de Jérôme Bosch. Comme sa mère, notre grande romancière Marie Gevers, l'auteur de *Off et la lune* présente cette particularité — et cet intérêt — d'introduire dans notre littérature nationale d'expression française les meilleurs éléments de la sensibilité flamande.

PRIX FÉLIX DENAYER.

C'était la première fois, cette année, que l'Académie avait à attribuer le Prix Félix Denayer.

Félix Denayer, de son vivant, était artiste-peintre. Allons-nous dire que la littérature fut son violon d'Ingres ? De la fortune relativement modeste qu'il a laissée, il a en tout cas voulu qu'une partie aille à la littérature. Son vœu plus précis a été que le prix qu'il instituait fût décerné, chaque année, moins à une œuvre en particulier qu'à une carrière d'écrivains, poète ou romancier.

C'est M. Adrien Jans qui ouvre la liste des lauréats du Prix Félix Denayer. M. Adrien Jans est à la fois poète et romancier. Il est également l'auteur de plusieurs essais consacrés spécialement à des poètes : Claudel, Supervielle, Éluard. En outre, personne n'ignore qu'il dirige les services littéraires d'un grand quotidien belge, où il donne chaque semaine une pénétrante chronique sur un « Vient de paraître ». Il est donc un écrivain professionnel dans le plein sens du mot. Voilà sans doute qui répond plus particulièrement aux intentions du fondateur

de ce prix académique. Outre ses essais et ses innombrables articles, l'œuvre de M. Adrien Jans compte, à l'heure actuelle, trois recueils de vers : *Clairs-Obscurs*, *Chant des âmes*, *La Colonne ardente*, et trois romans : *La Jeune Fille aux Sortilèges*, *Échec à l'Homme*, *Le Manant*. Ce qui caractérise l'œuvre de M. Adrien Jans, c'est qu'elle est en quelque façon hantée par le souci de la dignité de l'homme, la préoccupation de son destin. De cette œuvre, on a pu dire que par sa recherche de la vérité, elle se situait à cette extrême pointe où la littérature devient plus que la littérature. Caractéristique est à ce sujet son roman *Échec à l'Homme* dont l'un des personnages aura ce mot : « Nous avons trahi parce que nous n'avons pas assez aimé ». Mais peut-être M. Adrien Jans est-il avant tout poète, et c'est encore une sensibilité de poète que l'on retrouve dans ses romans. Il n'y a guère, il publiait ce troisième recueil de vers : *La Colonne ardente*. C'est l'œuvre de la maturité, l'œuvre « du milieu du chemin de la vie ». Elle est lourde de tout le poids accumulé de la vie ; lourde mais non moins riche. Œuvre de plénitude, et le rythme lui-même participe de cette plénitude. « La poésie, a dit curieusement Rilke, ce ne sont pas des sentiments, ce sont des expériences ». Voilà qui donne son véritable sens à l'œuvre de M. Adrien Jans.

PRIX POLAK.

C'est notre excellent confrère Jean Cocteau qui a écrit que « la poésie était une calamité de naissance ». Cette calamité pèse lourdement sur M^{lle} Liliane Wouters. Elle lui vaut aujourd'hui le Prix Polak. Le Prix Polak est décerné tous les deux ans à un poète de moins de trente-cinq ans. Il est véritablement le Grand Prix de la Jeune Poésie belge. Attribué à douze reprises depuis sa fondation, il a chaque fois — à une exception près — consacré un talent sûr et qui a tenu ses promesses. Le palmarès de ce prix est un des plus luxuriant qui soit. Il illustre le jugement que portait, il y a quelque temps, le critique particulièrement averti qu'est notre éminent hôte, M. Henri Clouard : « La Belgique est aujourd'hui une des patries de la poésie ».

Le recueil de M^{lle} Liliane Wouters que couronne le prix Polak, s'intitule *La Marche Forcée*. C'est son premier livre, « son entrée en poésie ». Il a été une révélation. On y trouve une force et une originalité peu communes. Après M. Paul Willems, M^{lle} Liliane Wouters présente un autre exemple de ce que peut être l'apport d'une sensibilité flamande à la littérature, à la poésie françaises. Les poèmes de *La Marche Forcée* ont beau être revêtus du manteau irisé, de la robe de

dimanche de la langue française, ils n'en trahissent pas moins les origines flamandes de l'auteur. Il y a chez celui-ci un mélange caractéristique de mysticisme et de réalisme. Comme chez M. Paul Willems, bien que sur un tout autre plan, on rencontre ici aussi de curieuses et piquantes réminiscences de Breughel et de Jérôme Bosch. A titre d'exemple, voici les strophes qui ouvrent le recueil :

*Pharaon, si j'étais Moïse,
Je serais resté près du Nil.
Je connais la terre promise,
C'est un autre poisson d'avril.*

*On ne m'y prendra plus, prophètes,
A califourchon sous le ciel
Où sont vos collines au faite
Arrosé de lait et de miel.*

*Je connais mon âge et suis comme
Un qui vivrait depuis le temps
Du Paradis et de la pomme
Moi qui n'ai pas encore trente ans.*

Mais que l'on ne croie surtout pas à un jeu, à des espiègleries poétiques. Notre confrère Roger Bodart a raison de dire que les poèmes de Liliane Wouters ont « leur charge de vie ». Quant au titre *La Marche Forcée*, l'auteur entend lui donner un sens mystique. Il signifie le grand effort humain, l'effort quotidien, l'effort trébuchant vers un Absolu, vers une Foi.

M^{lle} Liliane Wouters est de la race des poètes majeurs.

PRIX VOSSAERT.

Le Prix Emmanuel Vossaert doit, tous les deux ans, couronner le meilleur essai littéraire de la période. Les essayistes ne sont pas tellement nombreux chez nous. Parmi eux, se distingue incontestablement M. Marcel Doisy. Depuis 1945, il n'a pas publié moins de dix ouvrages d'essais. Ils sont d'une grande diversité et vont de Richard Wagner à Paul Valéry et Romain Rolland, en passant par ce renouvateur des lettres flamandes qu'est Vondel. Ils représentent, dans le sens le plus élevé du mot, des ouvrages de vulgarisation, ouvrages littérairement indispensables, car ils servent de liaison entre les ouvrages à caractère plus scientifique, plus philologique, et le simple lettré, l'honnête homme, qui vaut bien que l'on songe à lui. L'essai de M. Marcel

Doisy auquel l'Académie a attribué, pour la période 1954-1955, le Prix Vossaert est consacré à *Jacques Copeau ou l'Absolu dans l'Art*. Il est le fruit de quatre années d'études, de recherches, de fréquentation des personnes ayant vécu dans l'intimité de Copeau, de séjours aux lieux qu'il a habités. Ouvrage remarquable et qui comble une lacune. On se rend compte, en le lisant, d'une sorte de miracle Copeau. Pour avoir, durant à peine cinq ans, occupé la scène du *Vieux Colombier*, Copeau a réussi à rénover l'art dramatique français. Mais à côté de l'homme de théâtre, à côté même du grand écrivain qu'était Copeau, il y avait l'homme, travaillé par un profond tourment spirituel, hanté par l'idée de pureté, pureté de l'art, mais aussi pureté de l'esprit, pureté de l'âme. Il faut savoir gré à M. Marcel Doisy de nous avoir présenté ce Copeau intérieur à peu près inconnu, d'avoir mis en lumière cette grande figure morale. A l'opposé de beaucoup d'essayistes, l'auteur n'a pas cherché à briller à travers son personnage. A son propre élan, il a préféré la justesse du dessein. Si la ferveur n'est pas absente de cet ouvrage, elle ne fait pas tort à sa lucidité. En redonnant toute sa signification à l'expression, il faut dire ici que M. Marcel Doisy a écrit un beau livre.

LUC HOMMEL.

Rapport du Jury chargé de juger le Concours scolaire national de l'année 1956. ⁽¹⁾

Au moyen du Fonds Paschal, qui a été mis à sa disposition, l'Académie royale de langue et de littérature françaises organise chaque année une compétition ou concours entre les élèves de Poésie (seconde) et de Rhétorique, auteurs des meilleures rédactions françaises. MM. les Professeurs font le choix parmi les devoirs de leurs élèves. Nous en recevons un grand nombre. Cette année, 84 du régime français et 36 du régime flamand.

Depuis treize ans que ce concours existe, j'ai fait partie du jury dix fois, c'est pourquoi je suis chargée d'en parler aujourd'hui, et je crois pouvoir en donner une idée d'ensemble.

D'abord, je pense que les professeurs, les élèves et leurs parents aimeront à savoir comment nous procédons à une sélection difficile de dix-huit rédactions (neuf pour chaque régime) parmi des compositions déjà choisies avec soin et compétence.

⁽¹⁾ Ce rapport a été présenté par M^{me} Marie Gevers, à la séance publique de l'Académie du 8 décembre 1956.

Pour ma part, j'en lis le soir quelques-unes, pas trop, afin que la lassitude ne fausse pas mon attention. Une telle étude m'intéresse beaucoup, car elle donne des aperçus certains sur la mentalité, le degré de culture, le sens du réel et du fictif, les aspirations de tant de jeunes gens et de jeunes filles. Je sais que mes collègues s'y intéressent tout comme moi. Il va de soi que nous recevons tour à tour les liasses du concours et que nous gardons nos cotations sans nous les communiquer, jusqu'à la réunion du jury.

Or, chaque année, nous avons constaté avec plaisir que nos meilleures notes se rencontraient. Accord immédiat mettant au premier rang deux ou trois des nombreuses compositions. Quant aux suivantes, il y a parfois des divergences d'avis, mais qui ne concernent pas plus d'une dizaine de rédactions pour les six ou sept restant à désigner dans chaque section.

En juillet dernier, un professeur a joint à son envoi un mot pour nous demander d'indiquer quelles qualités retiennent principalement les suffrages de l'Académie. La question est pertinente et la réponse demande réflexion. Ce n'est pas aisé de formuler les motifs précis d'un tel choix. Ils doivent cependant exister, puisque les préférences du jury se rencontrent d'emblée sur les mêmes compositions.

Eh bien, je crois que la qualité la plus prisée, la plus rare, celle que nous sommes le plus heureux de trouver, est l'expression d'une personnalité, si naïve, si juvénile soit-elle. Oui, la qualité la plus rare, et pourtant, les études devraient constituer une saine alimentation mentale qui développe, affirme et fortifie les aptitudes naturelles. Or, pour une seule jeune fille qui a su regarder autour d'elle ce qu'elle voyait en se rendant à l'école, pour un seul jeune homme qui a saisi les particularités de son voyage quotidien dans un petit train de banlieue — et quel plaisir pour le jury de rencontrer ces descriptions directes — cent autres grands écoliers ne savent plus ni voir, ni entendre.

Il y a peu de semaines, M. le Ministre de l'Instruction publique parlant ici-même, à l'occasion de la commémoration Destrée, nous a rappelé que « *l'instruction n'est pas une fin en soi* ». S'il était membre du jury Paschal, il constaterait que la méprise qu'il a dénoncée subsiste hélas trop souvent. Les dissertations surtout le démontrent. Ces devoirs parfois très longs, toujours appliqués, sont certes corrects, d'une bonne ordonnance, construits fidèlement selon le plan donné : leurs auteurs y ont exprimé docilement les notions dont on a chargé et surchargé leur mémoire. Mais rien d'eux-mêmes ne subsiste. Ils ne soupçonnent même pas qu'ils auraient pu se dire : « Qu'est-ce que je pense de tout cela, moi, MOI ? » car ils n'ont pas été formés à chercher

les rapports de leur propre personne avec ce qui les entoure, avec le sujet de la rédaction qu'on leur propose.

Qu'y faire? L'encombrement des matières, le surmenage scolaire, ne laissent pas le temps de penser. Les programmes sont prisonniers de mille contingences accumulées par le temps, et les professeurs sont prisonniers des programmes. Il leur faut inculquer tout cela à leurs élèves en un nombre d'heures limité. Ces choses ont été dites mille fois. Il faut les redire, encore et toujours, jusqu'à ce qu'elles agissent. En attendant, l'adolescence souffre dans sa santé intellectuelle, morale et physique.

J'ai eu le cœur serré en trouvant dans une composition de cette année une plainte sur « l'horrible tension de la chambre où l'on prépare les examens ». Dans un autre travail, l'élève se comparait à un « galérien sous le fouet ». Sans doute, la jeune fille et le jeune homme qui ont poussé ce cri de désespoir ont-ils ressenti l'impossibilité de formuler tout ce qu'ils auraient voulu dire... ils se sentaient écrasés. D'autres rédactions surpassaient la leur, mais je les félicite d'avoir su et osé dire cela. Comment les écoliers auraient-ils encore une perception directe? Tout leur arrive par le truchement des livres scolaires, de l'image reproduite et du son transporté par les ondes. De ce manque de contact avec la vie, nous avons eu une preuve singulière :

Vous savez que deux fois neuf rédactions étant choisies par le jury, parmi les nombreux envois, les dix-huit concurrents seront convoqués à l'Académie, et que notre Secrétaire Perpétuel leur donnera à tous le même sujet à traiter. Après quoi, le jury aura encore à choisir, dans chaque section, les trois meilleures compositions.

Le sujet de cette dernière épreuve est décidé au cours de l'une des réunions du jury. Or, il y a deux ou trois ans, un poète (ce n'était pas moi) a proposé ce sujet-ci : « Parlez-nous d'oiseaux ». Toute liberté était laissée aux concurrents, ils pouvaient parler à leur gré de l'oiseau Phénix ou du moineau dans le square, du condor du Zoo ou de l'oiseau-mouche empaillé sur un chapeau de dame...

Pourtant, ils ont été complètement désorientés. En effet, c'est comme si l'on avait demandé à des cyclistes bien entraînés à la course de laisser là leur bicyclette et de grimper aux arbres... Comment ces grands écoliers auraient-ils pu « parler des oiseaux » alors qu'ils manquent même du temps indispensable à consacrer au sommeil! S'il est un dieu adversaire des programmes actuels de l'enseignement, ce doit être Morphée, fils de la nuit.

Aussi le jury est-il parfois bien surpris et bien embarrassé devant la différence de valeur, chez un même élève, entre la rédaction venue de

son école (la meilleure de son année scolaire, et dont le sujet avait sans doute atteint son être secret) et la rédaction du concours final. C'est évidemment parce que dans ce dernier cas, il n'avait jamais pensé à la chose proposée, et il n'est pas habitué à rassembler et à trouver ses propres impressions ou ses propres souvenirs. Jamais il n'a eu le temps d'écouter ou de regarder par lui-même. Et dans la rédaction des oiseaux, il n'a pas eu l'idée qu'il était libre aussi de dire qu'il se moquait des volatiles et qu'il préférerait l'avion ou l'auto, et pourquoi, et comment... ce que le jury eut parfaitement admis.

Heureusement, le goût de la lecture est fréquent, et il est mouvant quant aux préférences. Longtemps, le *Grand Meaulne* a été cité... sa prédominance a faibli ; Saint-Exupéry lui a succédé, mais faiblit en ce moment. Colette est parfois citée et alors pour la perception des joies de la nature.

Je ne vois pas de différence de valeur entre les devoirs des jeunes filles et ceux des jeunes gens, celles-là un peu plus enclines à l'émotion, ceux-ci au raisonnement. Enfin, au bout de mes dix expériences, j'ose dire que les dissertations ont plus de valeur dans le régime français, tandis que le régime flamand — difficultés de langage mises à part — offre plus de couleur et de vivacité dans la narration. Quant au sens poétique, il est plus fréquent dans les collèges que dans les athénées.

La musique est souvent importante dans l'émotivité et dans la formation juvéniles ; le goût de lire des poèmes se montre quelquefois, mais je ne me souviens pas avoir trouvé l'influence d'un peintre ou d'une visite au musée. Quant à l'attrait du voyage, à l'enrichissement qu'il dénote, ils sont constants.

Il me reste à énoncer une dernière remarque assez déconcertante. A mesure que l'on s'éloigne des années de guerre, pendant lesquelles la scolarité irrégulière entravait les études, une instruction plus complète se fait certes sentir, par plus de précision dans les termes, une langue plus riche, mais en revanche, la vérité, l'émotion, la pitié humaine diminuent. Nous n'avons plus jamais trouvé l'équivalent d'un récit où, il y a une dizaine d'années, un jeune homme, rentrant d'un long exil, cherchait en vain, dans son village détruit, des vestiges de son enfance et ne retrouvait que la tombe d'un petit camarade de classe mort de maladie en 1939.

Que conclure de ces impressions, de ces remarques laissées par dix concours scolaires, par la lecture attentive de quinze cents rédactions ? D'abord, et dans l'ordre pratique, que le concours scolaire mérite une grande attention et une grande diffusion, parce qu'il a pour but de faire exprimer aux étudiants, en toute liberté et sincérité, leurs

idées et leurs pensées véritables. Ce n'est que lorsqu'une chose est énoncée qu'elle prend, pour celui qui la formule, une valeur objective.

Dans l'ordre de l'enseignement, je ne puis que répéter ce que tant de pédagogues réputés ont dit : Allégez les programmes scolaires, modifiez-les de manière à développer les facultés de voir, d'entendre, de sentir, de juger, et... à satisfaire le dieu Morphée, si important pour la jeunesse.

* * *

Venons-en à 1956. La date du concours, pour les auteurs des dix-huit rédactions élues, étant fixée en septembre, nous leur avons demandé leurs « Impressions de Vacances ».

Et cette année-ci, encore, la finale a renversé les prévisions suggérées par l'éliminatoire, surtout pour les jeunes gens, dont les qualités s'étaient exprimées en poèmes. L'opinion de Thomas Braun se trouve ainsi confirmée : « le poète ne reçoit pas un canevas de tapisserie à remplir ». Que les poètes débutants n'aient pu donner leur mesure sur un sujet imposé ne doit donc pas les décourager ni les affliger.

La composition du régime français qui a réuni le plus grand nombre de points est celle de Jean-Claude Pirotte, Athénée Royal de Gembloux. Pour lui, qu'il pleuve ou que luise le soleil, chaque matin de vacances est « le premier matin du monde... », comme dans la *Chanson d'Ève*. Ces premiers matins, il les a vécus en Hollande : « Comme étaient douces les pluies sur les canaux !... Je rêvais que j'étais libre ». Toute la composition de Jean-Claude Pirotte, écrite sur un ton d'exultation, est excellente... « Puisque je pouvais tout, puisqu'enfin j'étais libre ! » Son ivresse, sa joie, il a su les exprimer dans une langue ferme, en images vives et personnelles. S'il nous dit, au début de sa composition que « la cigarette délicieuse que l'on croit éternelle, finit par brûler les lèvres », il sait reprendre sa comparaison — d'une manière saisissante — en finissant. Il nous parle de « la cigarette des vacances passées »... « Il ne pleut plus. J'ai mal aux lèvres ».

Voici, presque ex-aequo, Mademoiselle Colette Mazure, de l'Institut Saint-André de Ramegnies-Chin. Elle aussi, se sent ivre, soulevée par le Vent des vacances, elle a une âme de vacances. C'est en sortant de la distribution des prix « une large échappée encore noyée de brumes... un grand appel d'air... ».

Elle aussi parvient à exprimer l'allégresse de la liberté. Dans ses impressions pleines de charme et d'élan exprimées en mots justes et

précis, une réflexion nous frappe profondément : « fillettes, nous attendons peut-être davantage des vacances que ce qu'elles nous apportent alors, mais adolescentes, nous y cherchons avec obstination *le vrai visage de la vie* ».

Faut-il donc que les années d'études destinées à préparer la jeunesse à la vie soient, par l'excès des matières enseignées, cela même qui la leur cache ! Mais la fin des vacances est là : « Peut-être, nous confie Colette Mazure, peut-être dans deux heures, une voix inconnue s'étonnera : « Voyons, *Actium*, cela ne vous rappelle-t-il rien ? »... Mais oui, les vacances sont enterrées, et je me sens riche, immensément riche, même si je ne sais plus où se loge *Actium*, j'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans ».

* * *

Le troisième lauréat du régime français est M. André Beem, Athénée Royal de Bruxelles. André Beem trouve une évasion dans le rêve, et le début de sa composition nous révèle « les villes de marbres noirs et roses où s'accomplissent des prodiges ». Mais ses rêves, nous confie-t-il, touchent aux délectations moroses. Heureusement, les vacances arrivent et le mènent dans la montagne, avec un ami d'élection. Nous entendrons alors le cri de délivrance du prisonnier échappé à sa geôle : « Libre, sans contrainte, libre de choisir ses contraintes, nos âmes rayonnaient, planaient sur les pics, par les vallées embrumées, s'envolaient vers des vérités de foudre et d'azur ! ».

* * *

Nous avons retrouvé les mêmes appels, les mêmes désirs de vivre dans les compositions du régime flamand — mais jamais comme cette année-ci, nous n'avons mesuré la difficulté imposée à des étudiants bien doués et intelligents, par la limitation du vocabulaire, et la difficulté d'énoncer leurs impressions en phrases soumises à une syntaxe étrangère. Quant à moi, à qui la langue flamande est familière et chère, j'ai lu plusieurs des rédactions du concours en les traduisant mentalement en flamand. Ainsi, leur couleur, leur ardeur, leur sens du pittoresque m'étaient révélés et je les comprenais — mais ces qualités étaient insaisissables dans le texte français aux mots impropres, aux phrases boiteuses. Quel remède apporter à une telle déperdition ? Je ne sais, mais cette défaillance a été généralisée dans l'épreuve finale, et nous n'avons pu primer dans ce concours de rédactions françaises,

que deux concurrents, ex-aequo : Mademoiselle Nicole Verschore, Lycée royal de Gand, et Monsieur Hubert Champagne, Athénée Royal d'Hasselt. Tous deux ont tiré de leurs vacances une expérience humaine. Ils ont vécu en des milieux nouveaux, et en reconnaissent les qualités et les défauts.

Mademoiselle Nicole Verschooren nous donne moins des impressions qu'un journal de vacances, et, à elle aussi, l'évasion de la vie scolaire se présente sous la forme du voyage — d'abord l'Allemagne, ensuite l'Angleterre. Elle ne nous parle pas des beautés de la Forêt Noire, mais elle s'est efforcée de comprendre les gens. Il en est de même en Angleterre où elle habite un collège perdu dans un parc immense. Elle s'intéresse à ses compagnes et tâche, sans y parvenir, de trouver un contact amical. Le journal est strictement sincère, on le sent bien, et il mérite la bonne cote reçue.

Les circonstances n'ont pas offert à M. Hubert Champagne un voyage comme évasion, mais il cherche à s'élargir les idées en changeant de milieu. Il nous l'explique avec énergie et clarté : « las de flâner dans les rues » sa liberté va le mener à l'Office du travail, où il s'engagera comme aoïteron. Le voilà dans une ferme à Maredsous. Au début, il craint que le travail ne soit trop dur. Il tiendra bon, il en est récompensé, car, les vacances finies, il éprouve « une grande douceur à se souvenir du bon accueil à la ferme, lorsque le soir, rompu par les efforts, il rentrait pour le souper ».

* * *

En conclusion, permettez-moi d'attirer encore votre attention sur cette unanimité juvénile à comparer l'école à une prison, d'où il faut s'évader pour connaître les hommes et les choses. C'est aujourd'hui pour moi la seule occasion sans doute de parler en public de cette question du surmenage de nos enfants, qui me tient tant à cœur — et je suis un témoin, un témoin impartial, puisqu'à moi-même, toute contrainte dans les études fut épargnée — mais j'ai vu mes enfants, j'ai vu de nombreux neveux, que j'aimais comme mes enfants — et, s'ils sont parvenus à conquérir les diplômes requis, je n'en ai pas moins constaté que de soins, que d'aide, que de soutien il leur a fallu pour éviter l'épuisement physique, où l'écœurement intellectuel, pendant les études secondaires surtout, à l'âge des transformations physiques et morales de l'adolescence. Aujourd'hui pour mes petits-enfants, je vois que cette tension s'est encore aggravée et je supplie, au nom de ma longue expérience, les personnes qui m'écoutent, et qui

peuvent avoir de l'influence sur une réforme des méthodes de l'enseignement, d'agir en faveur des adolescents.

MARIE GEVERS.

Voici les noms des lauréats :

Régime français :

1^{er} Prix : Jean-Claude PIROTTE, de l'Athénée Royal de Gembloux ;

2^e Prix : Colette MAZURE, de l'Institut Saint-André de Ramegnies-Chin à Kain-lez-Tournai ;

3^e Prix : André BEEM, de l'Athénée Royal de Bruxelles.

Régime flamand :

1^{er} Prix : { Nicole VERSCHORE, du Lycée royal de Gand ;
(Ex-aequo) { Hubert CHAMPAGNE, de l'Athénée Royal de Hasselt.

Voici, classés par ordre de mérite, les noms des autres concurrents qui ont participé à la compétition finale :

Melles et MM. { Janine MICHAUX, de l'Athénée Royal de Tirlemont ;
ex-aequo { Henri KULBERTUS, de l'Athénée Royal de Liège ;
ex-aequo { Anne BILANDE, du Lycée Royal Arthur Diderich de
Saint-Gilles (Bruxelles) ;
ex-aequo { Émile LAUF, de l'Athénée Royal de Bruxelles ; (Sec-
tion flamande).
ex-aequo { Guy BELLEFLAMME, du Collège Saint Hadelin à Visé ;
ex-aequo { Nany BERTIN, de l'Athénée Royal de Boom ;

Nadine DILBECK, de l'Athénée Royal de Soignies ;
Françoise MEURIS, de l'Athénée Royal de Florennes ;
Désiré PARTON, de l'Athénée Royal de Louvain ;
Francis COOSEMANS, de l'Athénée Royal de Malines.

RÉPARTITION GÉOGRAPHIQUE DES ÉTABLISSEMENTS
QUI ONT PARTICIPÉ AU CONCOURS :

Athénées Sections d'Athénées	Lycées	Collèges, Pensionnats et Instituts libres.
Ath. Bruxelles. Ath. Etterbeek. Ath. Ixelles. Ath. Jodoigne. Ath. Koekelberg. Ath. Nivelles. Ath. Saint-Gilles (lez Bruxelles). Ath. Uccle. Ath. Wavre.	Régime français. <i>Brabant.</i> Lycée Bruxelles. Lycée Ixelles. Lycée Molenbeek. Lycée Diderich à Saint- Gilles (Bruxelles). Lycée Émile Max à Schaerbeek.	Collège Saint-Michel à Bruxelles. Institut des Dames de Marie à Bruxelles. Institut du Sacré-Cœur, Grand Cerf à Bru- xelles. Institut des Domini- cains à Bruxelles. Lycée de la Retraite du Sacré-Cœur à Bru- xelles. Institut Saint-André à Ixelles. Pensionnat de l'Enfant Jésus à Nivelles. Collège Saint-Pierre à Uccle.
Ath. Comines.	<i>Fl. Occidentale.</i>	
Ath. Renaix.	<i>Fl. Orientale.</i>	
Ath. Ath. Ath. Binche. Ath. Chimay. Ath. Gosselies. Ath. Mons. Ath. Pont-à-Celles. Ath. Saint-Ghislain.	<i>Hainaut.</i> Lycée Charleroi. Lycée La Louvière. Lycée Mons. Lycée Tournai.	Collège Notre-Dame de Bonsecours à Binche. Séminaire de Bonne- Espérance. Institut Notre-Dame à Charleroi.

Athénées Sections d'Athénées	Lycées	Collèges, Pensionnats et Instituts libres.
Ath. Soignies. Ath. Tournai.		Institut des Religieuses de Saint-André à Charleroi. Institut des Religieuses de Saint-André à Ramegnies-Chin. Collège Saint-Vincent à Soignies.
Ath. Eupen. Ath. Hannut. Ath. Herstal. Ath. Huy. Ath. Liège. Ath. Malmédy. Ath. Marchin. Ath. Seraing. Ath. Verviers. Ath. Visé. Ath. Waremme.	<i>Liège.</i> Lycée Huy.	Collège Sainte-Croix, à Hannut. Collège Saint-Quirin à Huy. Institut Notre-Dame à Jupille. Institut des Saints Anges à Verviers. Institut Saint-Michel à Verviers. Collège Saint-Hadelin à Visé.
Ath. Arlon. Ath. Bastogne. Ath. Bouillon. Ath. Marche - en - Fa - menne. Ath. Neufchâteau. Ath. Virton.	<i>Luxembourg.</i> Lycée Arlon.	Établissements Saint- Joseph à Carlsbourg.
Ath. Ciney. Ath. Florennes. Ath. Gembloux. Ath. Namur. Ath. Rochefort. Ath. Tamines.	<i>Namur.</i> Lycée Namur.	Collège Notre-Dame de Bellevue à Dinant. Collège Saint-Paul à Godinne s/Meuse. Collège Notre-Dame de la Paix à Namur.

Athénées Sections d'Athénées	Lycées	Collèges, Pensionnats et Instituts libres.
Ath. Rösrath.	<i>Allemagne occupée.</i>	
Ath. Anvers. Ath. Berchem. Ath. Boom. Ath. Hoboken. Ath. Lierre. Ath. Malines. Ath. Turnhout.	Régime flamand. <i>Anvers.</i>	
Ath. Bruxelles. Ath. Etterbeek. Ath. Hal. Ath. Keerbergen. Ath. Koekelberg. Ath. Louvain. Ath. Tirlemont. Ath. Vilvorde.	Lycée Anvers. Lycée Malines.	
Ath. Bruges. Ath. Furnes. Ath. Ypres.	<i>Brabant.</i>	
Ath. Alost. Ath. Eekloo. Ath. Gand. Ath. Grammont. Ath. Renaix.	Lycée Bruxelles. Lycée Louvain. Lycée Molenbeek.	
	<i>Fl. Occidentale.</i>	
	Lycée Bruges.	
	<i>Fl. Orientale.</i>	
	Lycée Gand.	

Athénées Sections d'Athénées	Lycées	Collèges, Pensionnats et Instituts libres.
Ath. Saint - Nicolas (Waes). Ath. Termonde. Ath. Bourg-Leopold. Ath. Hasselt. Ath. Maaseik. Ath. Saint-Trond.	<i>Limbourg.</i>	

Les membres du jury :

M^{me} Marie GEVERS, M. M. Joseph CALOZET et Robert GOFFIN.

Chronique

Au cours de sa séance mensuelle du 10 novembre 1956, l'Académie a voté la motion suivante :

L'Académie royale de langue et de littérature françaises, attentive à tout ce qui intéresse la vie intellectuelle et littéraire du pays, s'est émue en apprenant que, par raison d'économie, la Bibliothèque Royale de Bruxelles a vu réduire son personnel, portant ainsi un préjudice grave aux chercheurs, habitués de sa salle de lecture. L'Académie estime que ces mesures, qui rendent difficiles et parfois impossibles les conditions de travail, sont de nature non seulement à décourager la recherche, mais encore à nuire gravement au prestige intellectuel de la Belgique aux yeux de l'étranger. Elle émet le vœu pressant de voir le Gouvernement remédier le plus tôt possible à cette situation.

* * *

L'Académie des Sciences morales et politiques à Paris a élu membre correspondant de sa section d'histoire et géographie, en remplacement de l'écrivain suisse Édouard Chapuiset, M. Carlo Bronne, membre de notre Académie.

* * *

A l'occasion de son éméritat une manifestation de sympathie a eu lieu, dans les locaux de l'Université de Bruxelles, en l'honneur de notre confrère M. Gustave Charlier. Notre Académie s'est associée à cet hommage.

TABLE DES MATIÈRES

TOME XXXIV — ANNÉE 1956

Séances publiques.

RÉCEPTION ACADÉMIQUE DE M. JOSEPH HANSE (13 octobre 1956)	
Discours de M. Maurice DELBOUILLE	173
Discours de M. Joseph HANSE (Éloge d'Henri LIEBRECHT) ..	182
RÉCEPTION ACADÉMIQUE DE M ^{me} SUZANNE LILAR (13 octobre 1956)	
Discours de M. Pierre NOTHOMB	192
Discours de M ^{me} Suzanne LILAR	201
HOMMAGE A CHARLES VAN LERBERGHE (Séance publique du 8 décembre 1956).	
Discours de M. Henri DAVIGNON	51
Discours de M. Henri CLOUARD	205

Le centenaire d'Émile Verhaeren.

L'Homage de Rouen	51
Poème, par M. René FAUCHOIS	51
Bibliographie, par J.-M. CULOT	57

Communications.

<i>Émile Verhaeren et Georges Rodenbach</i> (Lecture faite par M. Gustave VAN WELKENHUYZEN, à la séance mensuelle du 14 janvier 1956) ..	5
<i>Un nouveau livre sur Baudelaire</i> (Lecture faite par Dom Hilaire DUESBERG, à la séance mensuelle du 11 février 1956)	25
<i>Le moment poétique de Gabriele d'Annunzio</i> , par M. Robert VIVIER ..	37
<i>Amédée Ponceau</i> (Lecture faite par M. Roger BODART, à la séance mensuelle du 14 avril 1956)	123

<i>Définir la Poésie ?</i> (Communication par M. Marcel THIRY, à la séance mensuelle du 9 juin 1956, suivie de textes de MM. Pierre NOTHOMB, Thomas BRAUN, Roger BODART, Robert GOFFIN, Edmond VANDERCAMMEN, M ^{me} Émilie NOULET et M. Henri DAVIGNON	98
<i>Quelques souvenirs littéraires</i> (Lecture faite par M. Charles BERNARD, à la séance mensuelle du 14 juillet 1956)	136
<i>Les variantes de Mochel</i> , par M. Henri DAVIGNON	146
<i>Le naturalisme spiritualiste de Joris-Karl Huysmans</i> , par M. Marcel LOBET	213
<i>Propos sur Mallarmé</i> (Lecture faite par M. Robert GOFFIN, à la séance mensuelle du 10 novembre 1956)	
<i>Un oncle de Colette, Eugène Landoy</i> , par MM. Claude PICHOS et Albert KIES	260

Rapports.

Rapport sur le prix quinquennal de Couronnement de carrière (1945-1949), par M. Georges SION	63
Rapport sur le prix biennal de Littérature wallonne (Période 1948-1953 : Art dramatique), par M. Maurice PIRON	71
Prix académiques 1956, par M. Luc HOMMEL	271
Rapport du Jury chargé de juger le Concours scolaire national de l'année 1956, par M ^{me} Marie GEVERS	275

Chronique.

Concours de l'Académie	73
Le Fonds National de la Littérature, par M. Luc HOMMEL	159
Une avenue Charles Plisnier	162
Bibliothèque Royale. (Motion de l'Académie)	180

OUVRAGES PUBLIÉS

PAR

l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises.

Mémoires.

ÉTIENNE Servais. — <i>Les Sources de « Bug-Jargal »</i> . 1 vol. in-8° de 159 pages	60 frs
HANSE Joseph. — <i>Charles De Coster</i> . 1 vol. in-8° de 383 pages	90.—
VANWELKENHUYZEN Gustave. — <i>L'Influence du naturalisme français en Belgique</i> . 1 vol. in-8° de 339 pages	150.—
PAQUOT Marcel. — <i>Les Étrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeux à Molière</i> . 1 vol. in-8° de 224 pages	90.—
BRONKART Marthe. — <i>Études philologiques sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin</i> . 1 vol. in-8° de 306 pages	120.—
VERMEULEN François. — <i>Edmond Picard et le réveil des Lettres belges 1881-1898</i> . 1 vol. in-8° de 100 pages	36.—
MICHEL Louis. — <i>Les légendes épiques carolingiennes dans l'œuvre de Jean d'Outremeuse</i> . 1 vol. in-8° de 432 pages	120.—
REICHERT Madeleine. — <i>Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt</i> . 1 vol. in-8° de 247 pages	60.—
GILSOUL Robert. — <i>La Théorie de l'Art pour l'Art chez les écrivains belges de 1830 à nos jours</i> . 1 vol. in-8° de 418 pages	150.—
REMACLE Louis. — <i>Le parler de La Gleize</i> . 1 vol. in-8° de 355 pages	90.—
SOSSET L.-L. — <i>Introduction à l'œuvre de Charles De Coster</i> . 1 vol. in-8° de 200 pages	60.—
DOUTREPONT Georges. — <i>Les Proscrits du Coup d'État du 2 décembre 1851 en Belgique</i> . 1 vol. in-8° de 169 pages	60.—
WILMOTTE Maurice. — <i>Les Origines du Roman en France</i> , 1 vol. in-8° de 263 pages	90.—
THOMAS Paul-Lucien. — <i>Le Vers moderne</i> . 1 vol. in-8° de 247 pages	120.—
CHARLIER Gustave. — <i>Le Mouvement Romantique en Belgique (1815-1850)</i> . 1 vol. in-8° de 423 pages	225.—
BERVOETS Marguerite. — <i>Œuvres d'André Fontainas</i> . 1 vol. in-8° de 238 pages	120.—

Ouvrages publiés par l'Académie

WARNANT Léon. — <i>La Culture en Hesbaye liégeoise</i> . 1 vol. in-8° de 255 pages	140.—
DOUTREPONT Georges. — <i>La littérature et les médecins en France (épuisé)</i> .	

Collection de l'Académie.

WILLAIME Élie. — <i>Fernand Severin — Le Poète et son Art</i> . 1 vol. 14 × 20 de 212 pages	60.—
BODSON-THOMAS Annie. — <i>L'Esthétique de Georges Rodenbach</i> . 1 vol. 14 × 20 de 208 pages	90.—
MARET François. — <i>Il y avait une fois</i> . 1 vol. 14 × 20 de 116 pages	60.—

Textes anciens.

BAYOT Alphonse. — <i>Le Poème moral</i> . Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. 1 vol. in-8° de 300 pages	225.—
CHARLIER Gustave. — <i>La Trage-Comédie Pastorale (1594)</i> . 1 vol. in-8° de 116 pages	90.—
LEJEUNE Rita. — <i>Renaut de Beaujeu. Le lai d'Ignaure ou Lai du prisonnier</i> . 1 vol. in-8° de 74 pages	60.—
HAUST Jean. — <i>Médecinaire Liégeois du XIII^e siècle et Médecinaire Namurois du XIV^e</i> (manuscrits 815 à 2700 de Darmstat). 1 vol. in-8° de 215 pages	90.—

Rééditions.

PIRMEZ Octave. — <i>Jours de Solitude</i> . 1 vol. 14 × 20 de 351 pages	60.—
VANDRUNNEN James. — <i>En Pays Wallon</i> . 1 vol. 14 × 20 de 241 pages	60.—
CHAINAYE Hector. — <i>L'Ame des Choses</i> . 1 vol. 14 × 20 de 189 pages	60.—
DE SPRIMONT Charles. — <i>La Rose et l'Épée</i> , 1 vol. 14 × 20 de 126 pages	60.—
BOUMAL Louis. — <i>Œuvres</i> (publiées par Lucien Christophe et Marcel Paquot). 1 vol. 14 × 20 de 211 pages	60.—
PICARD Edmond. — <i>L'Amiral</i> . 1 vol. 14 × 20 de 95 pages	60.—
LEMONNIER Camille. — <i>Paysages de Belgique</i> . Choix de pages. Préface par Gustave Charlier. 1 vol. 14 × 20 de 135 pages	90.—
GIRAUD Albert. — <i>Critique littéraire</i> . 1 vol. 14 × 20 de 187 pages.	75.—
HEUSY Paul. — <i>Un coin de la Vie de Misère</i> . 1 vol. 14 × 20 de 167 pages	75.—

Ouvrages publiés par l'Académie

Publications récentes.

CHAMPAGNE Paul. — Nouvel essai sur Octave Pirmez. I. Sa Vie. I vol. 14 × 20 de 204 pages	90 frs
VIVIER Robert. — L'originalité de Baudelaire (réimpression suivie d'une note de l'auteur), I vol. in 8° de 296 pages	110.—
DESONAY Fernand. — Cinquante ans de littérature belge. I brochure in 8° de 16 pages	20.—
DESONAY Fernand. — Ronsard poète de l'amour. I. Cassandre. I vol. in 8° de 282 pages	100.—
MAES Pierre. — Georges Rodenbach (1855-1898), ouvrage couronné par l'ACADÉMIE FRANÇAISE, I vol. 14 × 20 de 352 pages	110.—
DAVIGNON Henri. — Charles Van Lerberghe et ses amis. I vol. in 8° de 184 pages	100.—
GILSOUL Robert. — Les influences anglo-saxonnes sur les Lettres françaises de Belgique de 1850 à 1880. I vol. in 8° de 342 pages	120.—
NOULET Émilie. — Le premier visage de Rimbaud. I vol. 14 × 20 de 324 pages	120.—
RUELLE Pierre. — Le vocabulaire professionnel du houilleur borain. I vol. in 8° de 200 pages	150.—
DELBOUILLE Maurice. — Sur la Genèse de la Chanson de Roland. I vol. in 8° de 178 pages	100.—
VIVIER Robert. — Et la poésie fut langage. I vol. 14 × 20 de 232 pages	90.—
L'Écrivain et son public. (Exposés de MM. H. LIEBRECHT, R. GOFFIN, R. BODART et L. CHRISTOPHE, membres de l'Académie). I brochure in 8° de 36 pages	20.—
Table générale des Matières du Bulletin de l'Académie. (Années 1922 à 1952). I brochure in 8° de 42 pages	40.—

Vient de paraître :

DESONAY Fernand. — Ronsard poète de l'amour. II. De Marie à Genève. 1 vol. in 8° de 317 pages	100.—
SOREIL Arsène. — Introduction a l'histoire de l'Esthétique française (<i>nouvelle édition re- vue</i>). 1 vol. in 8° de 152 pages	90.—
CULOT Jean-Marie. — Bibliographie de Émile Verhaeren. 1 vol. in 8° de 156 pages	90.—
REMACLE Madeleine. — L'Élément poétique dans « A la recherche du Temps Perdu » de Marcel Proust, 1 vol. in 8° de 213 pages	100.—
COMPÈRE Gaston. — Le Théâtre de Maurice Maeterlinck. 1 vol. in 8° de 270 pages	100.—
DAVIGNON Henri. — L'Amitié de Max Elskamp et d'Albert Mockel. 1 vol. 14 × 20 de 76 pages	45.—
GUILLAUME Jean S. J. — Essai sur la valeur exé- gétique du substantif dans les Entre- visions et La Chanson d'Ève de Van Ler- berghe. 1 vol. in 8° de 303 pages	120.—
BUCHOLE Rosa. — L'Évolution poétique de Ro- bert Desnos. 1 vol. 14 × 20 de 238 pages	100.—
FRANCOIS Simone — Le Dandysme et Mar- cel Proust (<i>De Brummel au Baron de Char- lus</i>). 1 vol. in 8° de 115 pages	100.—
Le Centenaire d'Emile Verhaeren. 1 brochure 8° de 90 pages	25.—

Les ouvrages ci-dessus seront envoyés franco après versement du prix indiqué au C. C. P. N° 150.119 de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises, Palais des Académies, Bruxelles.